

**revue d'histoire  
du bas saint-laurent**

**VOLUME 2 NO 2  
OCTOBRE 1975**

# DE L'ACTUALITÉ À L'HISTOIRE

## ADMINISTRATION:

**Jean-Yves Leblond**

Président

**Antonio Lechasseur**

Vice-président

**Marie-Ange Caron**

Secrétaire-trésorière

**Valérie Brillant**

**Omer Brazeau**

**André Michaud**

Directeurs

## RÉDACTION DE LA REVUE:

**Noel Bélanger**

Rédacteur-en-chef

**Lisette Morin**

Secrétaire à la rédaction

**Gérard Lacombe**

Secrétaire-trésorier

**Normand Plourde**

Publicitaire

## DÉPOT LÉGAL:

**Bibliothèque nationale du Québec**

## RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX:

La Société d'Histoire du Bas Saint-Laurent a été fondée en 1971. Son objectif principal est de colliger et de conserver la documentation qui peut servir à faire connaître notre histoire régionale. On peut devenir membre de la Société à divers titres (voir le bulletin d'abonnement à la page suivante) mais tout membre dont la cotisation est en règle reçoit automatiquement la revue publiée trois fois l'an par la Société.

Pour tout renseignement on communique à l'adresse suivante:

**La Société d'Histoire du Bas Saint-Laurent**

**Collège de Rimouski**

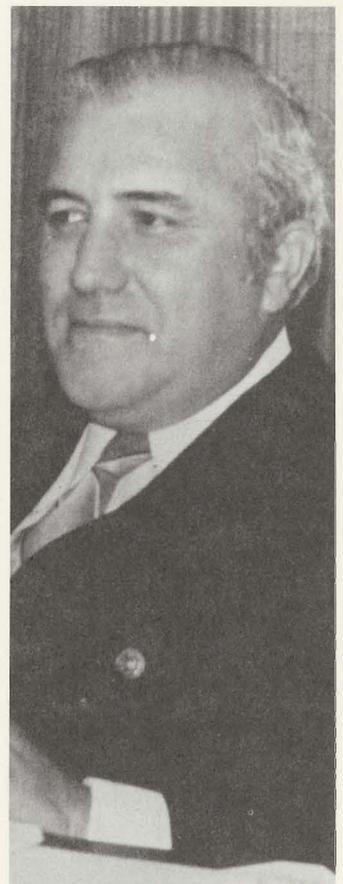
**60 ouest, rue de l'Evêché**

**Rimouski, Qué.**



MARS 1975

Jubilé d'or d'ordination de Mgr Charles-Eugène Parent. Né à Trois-Pistoles en 1902, il fait ses études classiques au Séminaire de Rimouski et par la suite des études théologiques à Rimouski, à Québec et à Rome. Il assumait plusieurs postes dans le diocèse à partir de 1925. Il succéda à Mgr Georges Courchesne à la mort de celui-ci, comme deuxième archevêque de Rimouski. Il se retira en 1967.



AVRIL-JUIN 1975

Démission de M. Pascal Parent, vice-recteur à l'enseignement et à la recherche à l'UQAR. C'est, en partie, à ses efforts que nous devons la venue et l'installation à Rimouski d'une des constituantes de l'Université du Québec. M. Gabriel Bérubé a été nommé successeur de M. Parent.

# RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

## DANS LES PROCHAINS NUMÉROS DE LA REVUE

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que le comité de rédaction de la revue voit à la préparation d'articles majeurs qui touchent aux aspects fondamentaux de la vie régionale. Voici quelques-uns des sujets maintenant à la phase de documentation:

- Mgr Georges Courchesne.
- La Société Saint-Jean Baptiste de Rimouski.
- L'électrification du Bas Saint-Laurent.
- L'oeuvre des Caisses Populaires.
- La colonisation.
- Les maisons anciennes.

Ne risquez pas de manquer ces articles de fond. Abonnez-vous à la revue et intéressez-y vos parents et amis. Une suggestion: ne pensez-vous pas qu'un abonnement constituerait un cadeau bien choisi?

## COLLOQUE À L'UQAR

Le développement en milieu rural: tel est le thème d'un colloque qui se tiendra, les 24 et 25 octobre prochains, à l'Université du Québec à Rimouski.

Ces assises, organisées par GRIDEQ (Groupe Inter-disciplinaire en Développement de l'Est du Québec), regrouperont des participants de formation variée et en provenance de milieux différents (Québec, Ontario, Maritimes, U.S.A.).

La Société d'Histoire Régionale du Bas Saint-Laurent est heureuse de souhaiter plein succès à cette initiative de nature à projeter une lumière nouvelle sur une question qui doit tous nous préoccuper.

## AVIS AUX LECTEURS DE LA REVUE

Avec la rentrée de septembre et la reprise normale des activités dans tous les secteurs, l'Exécutif de la Société d'Histoire du Bas Saint-Laurent aimerait livrer à tous ceux qui s'intéressent à la revue les quelques observations suivantes:

1 — Votre abonnement est-il rendu à échéance? Épargnez au personnel (bénévole, ne l'oubliez pas) la tâche d'une lettre de rappel. Utilisez immédiatement le coupon d'abonnement inclus dans ce numéro.

2 — La mise en ordre d'un fichier est une entreprise longue et délicate. Des erreurs, bien involontaires, se glissent infailliblement. Si vous êtes victime d'un oubli, faites-nous signe en écrivant à notre secrétaire. Et merci pour votre patience et votre compréhension.

3 — Les diverses Commissions Scolaires de la région pourraient-elles nous communiquer à l'avance le nombre d'exemplaires de la revue dont elles auront besoin? Nous présumons que l'application du programme d'histoire du Canada au Secondaire bénéficierait largement de cet instrument pédagogique.

4 — Vous avez parcouru ce numéro. Et peut-être aussi ceux qui l'ont précédé. Vous avez des suggestions, des souhaits à exprimer? Posez un geste constructif: communiquez avec nous. Vous verrez combien nous sommes réceptifs...

## NOTES DE RECHERCHE

### L'Index de la "Revue d'Histoire du Bas Saint-Laurent"

Le développement et les exigences de la recherche obligent la rédaction de notre revue à prévoir et à essayer autant que possible de rendre les documents d'histoire le plus accessibles aux chercheurs et aux différents intéressés.

C'est avec ce souci qu'on s'est tourné vers l'élaboration d'un projet d'indexation de la revue d'histoire. Il est nécessaire, et tous le savent, qu'une revue fournisse un index périodique de ses articles. La rédaction ne prévoit publier un tel tableau qu'à tous les cinq ans, et cela à même les pages de la revue.

Pour obvier aux inconvénients de cette méthode qui laisse les chercheurs dépourvus, nous croyons qu'un index permanent, établi avec l'aide de l'ordinateur, est le moyen idéal. L'ordinateur nous fournira donc une liste à jour à chaque publication. Cette méthode a comme autre avantage de réduire, à la longue, le travail d'indexation.

Nous espérons offrir cet index au public, aux institutions, bibliothèques, etc. dans très peu de temps, c'est-à-dire avec un abonnement particulier à la revue.

Le domaine de la recherche a fait cet été de nouveaux bonds. Trois initiatives sont à retenir: le travail s'est poursuivi dans un projet de Bibliographie de l'Est du Québec. Recherche faite sur une vaste échelle, elle ne sera compilée que d'ici quelques années. Deux projets Perspectives Jeunesse ont permis de faire des dépouillements importants. L'un des projets portant le titre "Index thématique" a terminé le dépouillement de journaux rimouskois. Rimouski est l'une des seules villes à posséder des index de ses journaux. Ce projet visait à compléter un projet de 1974 où l'on avait réalisé l'index thématique du Progrès du Golfe. Enfin un deuxième projet visait à dépouiller des fonds d'archives de l'Est du Québec. En plus d'avoir indexé une partie de "La Terre de chez-nous" on a dépouillé deux importants fonds, maintenant la propriété de l'UQAR: ce sont, d'une part, "le Fonds Simon", portant sur l'urbanisme dans l'est du Québec, et, d'autre part, "le Fonds Bérubé", ayant trait aux pêcheries canadiennes.

Souhaitons que ces initiatives puissent être suivies de plusieurs autres du même genre. L'intérêt pour la recherche dans le Bas Saint-Laurent en bénéficiera certainement.

## COUPON D'ABONNEMENT À LA REVUE D'HISTOIRE DU BAS-ST-LAURENT

Tarifs annuels (trois numéros):	
Régulier ou travailleur:	\$5.00
Étudiant:	\$3.00
Institution:	\$6.00
De soutien:	\$25.00
À vie:	\$100.00

Nom: .....

Adresse: .....

Régulier ( ) étudiant ( ) institution ( )

De soutien ( ) à vie ( )

Envoyez votre chèque ou mandat postal libellé à l'ordre de:

LA REVUE D'HISTOIRE DU BAS SAINT-LAURENT  
Collège de Rimouski  
60 ouest, rue de l'Évêché  
Rimouski. P.Q.

# SOMMAIRE

## **CE QUE NOUS SOMMES**

**l'éditorial de Noël Bélanger**

**page 5**

## **URBANISATION D'UNE LOCALITÉ RURALE**

**par Roger Pinault et Louise Lagacé**

**pages 6, 7, 8 et 9**

## **LES GOÉLETTES À VOILES**

**par Léo Bérubé**

**pages 10 et 11**

## **VINGT-CINQ ANS APRÈS: LES INCENDIES DE RIMOUSKI ET CABANO**

**témoignages recueillis par Noël Bélanger**

**pages 12 à 16**

## **GABRIELLE ROY ET LES DEUX VISAGES DE LA GASPÉSIE**

**deux articles du début des années quarante commentés**

**par Guy Massicotte**

**pages 17 à 21**

## **UNE DRAMATIQUE CHASSE AUX LOUPS-MARINS**

**À TROIS-PISTOLES EN 1841**

**par Silvio Dumas**

**pages 22 à 26**



## CE QUE NOUS SOMMES

C'est avec émotion que nous avons préparé le présent numéro de notre revue. Les témoignages et les photos que nous avons recueillis sur les incendies de Rimouski et de Cabano nous ont fait revivre deux catastrophes majeures à se produire dans notre région en moins de trois jours. Au lieu de répéter ou de résumer les propos des journalistes qui ont couvert ces événements, nous avons voulu rencontrer quelques témoins pour évoquer avec eux les souvenirs d'il y a vingt-cinq ans.

Ce que nous retenons de ce retour en arrière, c'est une attitude de courage, de vitalité, de magnanimité, de vouloir-vivre qui s'est manifestée après un moment d'affaissement fort concevable. C'est ce jeune couple de Cabano qui, le lendemain de la perte de tous ses biens, décide néanmoins de se marier dans une église encore enfumée. Ce sont ces gens qui, ayant perdu leurs propriétés, rassemblent quand même leurs forces pour collaborer à l'évacuation des malades de l'Hôpital de Rimouski, aidés en cela par de jeunes écoliers dont la vaillance l'emportait sur la force physique. Ce sont encore toutes ces générosités anonymes qui ont permis à des centaines de sinistrés de pouvoir se vêtir, se nourrir et se loger de façon convenable, au moins pendant le plus fort de l'épreuve. Les prédateurs inévitables en ces circonstances occupent bien peu de place à côté de tous ceux qui ont contribué à tisser un réseau de solidarité quasi mondiale autour de deux communautés éprouvées.

Si l'évocation de pénibles souvenirs nous permet de souligner l'ampleur de certains désastres, elle nous aide aussi à mesurer la force de rebondissement de l'homme, sa capacité de dépassement, sa volonté de durer. Au delà de l'épreuve qui les ont épargnés, les paroissiens de Sacré-Coeur ont néanmoins témoigné de qualités d'endurance et de désir de progrès que l'on se plaît à retrouver dans les documents anciens aussi bien que dans la réalité la plus évidente. Voilà donc un centenaire que l'on célébrera dans la joie. Et dès maintenant notre revue s'y associe, en présentant la contribution de trois auteurs, dont nous comprenons aisément le sentiment de fierté qu'ils éprouvent à se dire citoyens de Sacré-Coeur.

Les autres évocations du passé que nous proposons dans nos pages nous ramènent aux origines mêmes de notre région, en passant par une description des modes de vie pratiqués par les chasseurs de loups-marins au siècle dernier, par les navigateurs sur les goélettes à voiles, ou par les Gaspésiens tels que les a connus Gabrielle Roy. Il nous semble que l'originalité des réalités géographiques et humaines de la région du Bas du Fleuve et de la Gaspésie affleure tout au long de ces textes. En tout cas, ils sont l'oeuvre de chercheurs qui désirent partager avec le plus grand nombre possible de lecteurs leurs connaissances et leur amour du coin de pays qu'ils habitent.

Noël Bélanger



# URBANISATION D'U



Boeuf "dompté" vers 1935 par M. Louis-Philippe Pinault de Sacré-Coeur. Dans la charrette, de gauche à droite, Aubert, Carol et Jacques Brillant (enfants de M. Jules-A. Brillant), Roger Pinault, fils de Henri Pinault et médecin à Roberval, et Charles-Eugène Dumais.

À l'occasion du centenaire de la paroisse de Notre-Dame-du-Sacré-Coeur, nous voulons souligner les facteurs qui ont provoqué l'urbanisation de cette localité naguère encore paroisse rurale. Nous traiterons en premier lieu des facteurs généraux responsables du phénomène urbain non seulement à Sacré-Coeur mais aussi dans l'ensemble du pays. En second lieu, nous verrons les facteurs d'urbanisation particuliers à la ville de Rimouski et à la paroisse de Sacré-Coeur.

Depuis un quart de siècle environ, la paroisse de Sacré-Coeur a subi l'influence de la ville en raison non seulement de sa proximité de Rimouski, mais aussi des "retombées"

inévitables de l'industrie et de la technologie moderne qui ont pénétré jusque dans les coins les plus reculés. Aujourd'hui, en effet, dans le village le plus éloigné de la ville, les effets de l'industrialisation et de la technologie sont facilement perceptibles sous de multiples formes: électrification des fermes et des habitations, mécanisation de l'agriculture, media d'information... Aucune localité rurale n'a échappé à la pénétration progressive de l'influence urbaine qui se fait sentir de mille et une façons dans la vie courante.

Aussi, depuis le milieu du XIXe siècle, le phénomène de l'urbanisation, conséquence directe de l'industrialisation, a-

il modifié radicalement le rapport ville/campagne. En 1860, la population du Québec était rurale et paysanne à 80%; en 1960, elle est rurale à 20% seulement. Actuellement, 12 à 16% environ de la population québécoise habite la campagne tout en bénéficiant de certains avantages de la ville.

Il y a donc des facteurs généraux d'urbanisation qui, depuis un siècle, ont exercé leur influence partout, jusque dans les localités rurales les plus traditionnelles. Sous cet aspect, l'agglomération rurale de Sacré-Coeur n'a pas échappé à ce phénomène global.

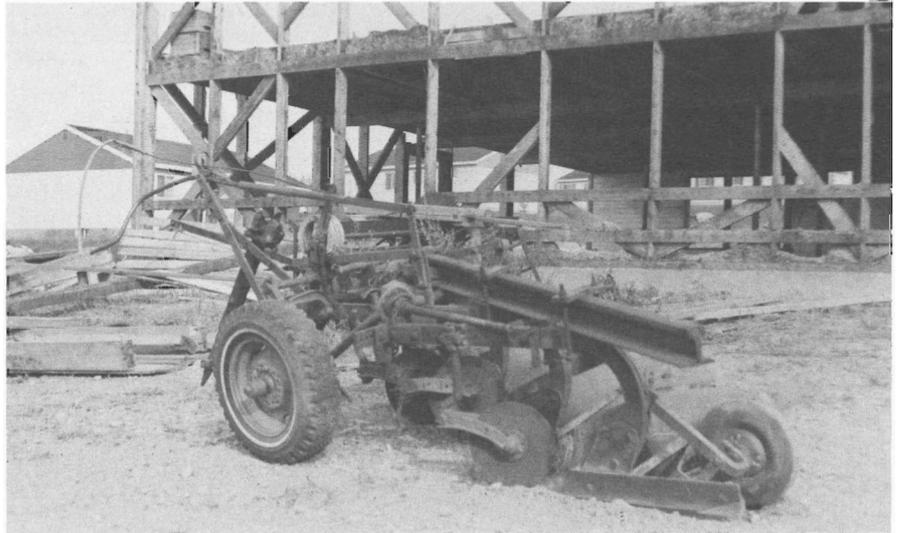
En plus des facteurs généraux d'urbanisation (industrialisation, technologie moderne,

# NE LOCALITÉ RURALE

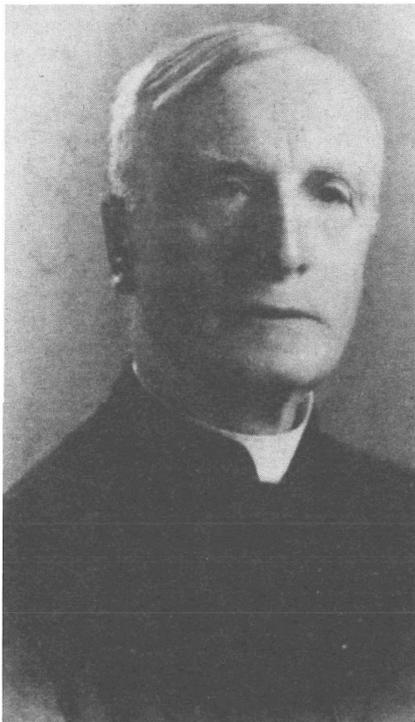
media d'information), nous pouvons identifier certains facteurs particuliers à Rimouski et à Sacré-Coeur. Nous allons retenir deux facteurs qui nous paraissent avoir joué un rôle décisif dans l'urbanisation de Rimouski et des localités périphériques: l'éloignement des grands centres urbains et le dynamisme de la population, particulièrement de quelques hommes énergiques et entrepreneurs.

Le développement d'une petite ville est généralement conditionné par la distance qui la sépare des principaux centres urbains, surtout de la métropole. Ainsi, le trajet entre Montréal et Québec peut s'effectuer en 2½ heures ou 3 heures; celui de Québec à Rimouski, en 3½ heures et 4 heures. Autrefois, les gens disaient même que Rimouski était à "trois semaines en bas de Québec".

En raison de son éloignement de la capitale provinciale et de la métropole, en raison aussi de son cadre naturel peu favorable aux activités du secteur



**Les bungalows neufs remplacent les anciennes granges dans la localité de Sacré-Coeur.**



**Le célèbre curé d'Auteuil.**

primaire et secondaire, Rimouski, agglomération urbaine située en bordure du fleuve, s'est donc développée avant tout comme une ville de services, dans la direction est-ouest.

Quant au dynamisme de la population rimouskoise, il s'est manifesté d'une façon particulière à travers certains hommes clairvoyants et doués d'un grand esprit d'initiative. Nous voulons souligner, entre autres, deux noms étroitement liés au développement de la ville de

Rimouski et de toute notre région: Mgr Georges Courchesne et M. Jules A. Brillant. Ces hommes ont réussi à faire de la ville de Rimouski le plus important pôle de développement à l'est de Québec au point de vue administratif, commercial et éducatif.

Sous la direction du clergé, Rimouski est devenu entre 1860 et 1960 un centre éducatif de première importance dans la région du Bas Saint-Laurent. Par son sens social, Mgr Courches-

ne a grandement contribué à l'implantation de tout un réseau d'institutions éducatives qui ont imprimé un essor considérable à la ville de Rimouski. Dans une circulaire à son clergé, le 25 novembre 1943, Mgr Courchesne décrit ainsi les institutions suscitées par le séminaire diocésain qui recrutait sa clientèle surtout en milieu rural.

**Il me paraît y avoir quelque chose d'assez bien équilibré dans ces oeuvres dont le séminaire a pris la protection dans notre diocèse: l'École moyenne d'Agriculture veut doter notre classe agricole d'hommes mieux préparés à leur tâche. L'École de Commerce dotera ses élèves du rudiment nécessaire, et, de plus, des principes sociaux sans lesquels ces professionnels moyens de la bourgeoisie commerciale seraient un obstacle au développement d'une saine coopération chez le peuple. L'École d'Arts et Métiers veut répondre à un autre besoin, celui de développer et, au besoin de ressusciter un artisanat que la standardisation des produits manufacturés a presque fait mourir, au grand détriment du développement des arts et métiers du pays.**

L'École de Marine, enfin, s'ajoutera. On admettra qu'elle eût sa place en une région où

le fleuve s'appelle la mer. Elle fera que nos jeunes gens puissent aller plus haut qu'aux fonctions de mousses et de matelots.

**Je ne sortirai pas de mon sujet si je mentionne ici que l'École Ménagère régionale des Soeurs du Saint-Rosaire entend faire oeuvre analogue auprès des futures mères de familles de nos campagnes et de nos villages. (1)**

Toutes ces institutions trouvent aujourd'hui leur couronnement dans l'Université du Québec à Rimouski, dotée d'un centre de recherche en océanographie.

Quant à M. Jules A. Brillant, il fut l'instigateur et le promoteur d'un grand nombre de services publics qui contribuèrent à l'expansion de la ville de Rimouski et des agglomérations rurales environnantes.

**À partir de 1920, Jules A. Brillant bâtit son "empire" en contrôlant (et améliorant) les divers secteurs de service public du Bas St-Laurent: l'électricité avec la Compagnie de Pouvoir du Bas St-Laurent (1922), le téléphone avec la Corporation de Téléphone et de Pouvoir, de Québec (1927), le transport maritime avec la**

(1) Mgr Georges Courchesne, *Circulaire au Clergé*, vol. IV, no 95, p. 55

**Compagnie de Transport du Bas St-Laurent (1929), l'information avec l'achat du Progrès du Golfe (1923) et la fondation du poste radiophonique C.J.B.R. (1937). Il met donc graduellement la main sur les secteurs clés de l'économie de la région et il se vantera un jour (1938) d'avoir constitué "ce qu'on pourrait appeler un trust national." (1)**

Voilà quelques facteurs humains particuliers à Rimouski qui furent responsables de son expansion urbaine principalement au cours de la période de 1925 à 1950.

Mais en même temps, la localité de Sacré-Coeur présentait aussi des facteurs particuliers qui ont favorisé son urbanisation à un rythme accéléré. Ces facteurs sont: 1) d'ordre géographique: le cadre naturel; 2) d'ordre économique: le prix avantageux des terrains; 3) d'ordre religieux: le ministère particulier du curé d'Auteuil.

#### **Le cadre naturel**

Située sur le littoral sud du Saint-Laurent, à quelques milles à l'ouest de Rimouski, la localité de Sacré-Coeur frappe le visiteur par la beauté naturelle de son site. Le rivage harmonieusement découpé du Rocher Blanc ainsi que son "décor mystérieux" ont attiré depuis longtemps les citadins de tous les coins de la province. Vers 1940, le chanteur québécois, Paul Brunelle, a évoqué à sa manière les attraits de ce Rocher, lieu de prédilection des amoureux.

**Sur ce vieux Rocher Blanc  
(Paul Brunelle)**

**Sur ce vieux Rocher Blanc  
Nous parlions d'amour  
Sous le bleu firmament  
C'était les plus beaux jours  
Dans un décor mystérieux  
Je lisais dans tes yeux  
Ces mots charmants "Je t'aime"  
C'était les mots suprêmes  
Que tu me disais si souvent  
Sur ce vieux Rocher Blanc.**

**Tous les oiseaux chantaient  
À notre passage**

(1) Voisine, Nive. **Jules A. Brillant et les buts de l'École de Marine**, dans la revue d'Histoire du Bas St-Laurent, vol. 1, no 1, p. 5



**Le vent, lui, murmurait  
Son plus beau langage  
Et près des buissons  
De jolis papillons  
Venaient jusqu'à nos têtes  
C'était comme en un rêve  
Quand les heures sont trop brèves  
Et que tout est charmant.**

**Sur ce vieux Rocher Blanc  
Nous parlions d'amour  
Sous le bleu firmament  
C'était les plus beaux jours  
Dans un décor mystérieux  
Je lisais dans tes yeux  
Ces mots charmants "Je t'aime"  
C'était les mots suprêmes  
Que tu me disais si souvent  
Sur ce vieux Rocher Blanc.**

À l'entrée ouest du village, sur la Côte de l'Anse-aux-Sables, un magnifique panorama apparaît soudain au regard émerveillé du touriste; souvent, celui-ci s'arrête pour contempler ou pour photographier le spectacle grandiose qui s'offre à ses yeux; au loin, à trois milles du rivage, c'est l'île St-Barnabé qui barre l'horizon; plus près, c'est l'îlet à Canuel et le Rocher Blanc flanqué d'une tourchalet.

Depuis longtemps, la renommée du Rocher Blanc repose sur les avantages de sa plage sablonneuse qui en ont fait un endroit de villégiature recherchée par les citadins. Il y a plus d'un demi-siècle, les élèves du Grand et du Petit Séminaire de Rimouski y faisaient chaque année un pique-nique doublé d'un pèlerinage à l'église de Notre-Dame-du-Sacré-Coeur.

La beauté de son paysage et la salubrité de son environnement ont donc fait de cette localité rurale, au cours des cinquante dernières années, une station estivale réputée en banlieu ouest de Rimouski.

#### **Le prix avantageux des terrains**

Au facteur géographique s'ajoute un facteur économique qui a contribué grandement à l'urbanisation de Sacré-Coeur; c'est le coût relativement bas des terrains avant l'annexion à la ville de Rimouski. Un lot se vendait généralement \$0.05 le pied carré, prix très avantageux pour un citadin qui désirait s'établir en campagne, sans trop s'éloigner de la ville.

De plus, le taux des taxes municipales étant moins élevé à Saint-Coeur qu'à Rimouski, les



gens y étaient encore attirés par cet autre avantage financier. Par la vente de leurs terrains, les cultivateurs de Sacré-Coeur ont donc favorisé directement l'urbanisation de leur municipalité qui, en 1967, fut annexée à la ville de Rimouski pour en constituer le quartier no 1.

C'est ainsi qu'en l'espace d'un quart de siècle, de 1950 à 1975, la population de Sacré-Coeur est passée de 800 personnes environ à 3,500. Il n'y aurait, selon un calcul rapide, que 22 à 25% de la population actuelle qui serait née à Sacré-Coeur. La structure démographique de cette localité s'apparente de plus en plus à celle d'une ville et son visage présente aujourd'hui des traits nettement urbains dûs, en grande partie, aux facilités d'achat des lots à bâtir.

#### **Le ministère du Curé d'Auteuil**

Enfin, il est un facteur particulier, qui, à notre avis, a contribué indirectement à attirer un certain nombre de Rimouskiens à Sacré-Coeur; c'est le style original du ministère du curé d'Auteuil, pasteur de la paroisse durant trente-trois ans, de 1928 à 1961.

Ce qui le caractérisait, c'étaient ses sermons plutôt brefs faits sur un ton familier, ses pieux commentaires tirés d'une anale et les applications prati-

ques qu'il savait en faire pour ses ouailles, sa grande révérence faite aux fidèles et aux "étrangers" qui se montraient généreux à la quête. Car la messe de 11h. le dimanche, était formellement réservée aux touristes et aux gens de la ville.

De plus, sa crèche de Noël, réputée une des plus belles de la région, attirait dans le temps des fêtes plusieurs visiteurs de Rimouski et des environs.

Par le style très personnel de sa prédication, par l'atmosphère accueillante de son église abondamment ornée de fleurs naturelles en été, le curé d'Auteuil s'est gagné la confiance des "gens de la ville" qui se plaisaient à l'écouter parler du haut de la chaire. Par contre, il aimait répéter aux cultivateurs de sa paroisse qu'ils étaient "les rois de la terre". Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le curé d'Auteuil fut en quelque sorte et d'une manière bien inconsciente sans doute, un agent d'urbanisation de sa paroisse rurale et agricole dont il était très fier.

Tels sont, rapidement exposés, quelques facteurs généraux et particuliers qui nous paraissent avoir contribué à l'urbanisation de la paroisse de Notre-Dame-du-Sacré-Coeur au cours des cinquante dernières années.

**Roger Pinault  
Louisette Lagacé**

# LES GOÉLETTES À VOILES

Le transport se fait de tant de manières et si facilement de nos jours, que l'on n'est guère porté à se rappeler l'époque encore relativement récente où les goélettes à voiles étaient à peu près seules à l'effectuer dans le Bas Saint-Laurent. Il est de fait qu'elles en étaient l'unique moyen avant l'ouverture du chemin du Roi, et par la suite, même après la construction du chemin de fer, le moyen le plus pratique et le plus économique. C'est seulement vers 1925 ou 1930 qu'elles ont cessé de faire régulièrement le cabotage le long de nos côtes et de ravitailler les centres échelonnés sur les deux rives.

Il y avait jadis des goélettes d'équipées dans presque tous les villages du littoral. L'industriel ou l'homme d'affaires avait la sienne; de plus, dans certaines familles, on tenait à l'honneur de naviguer de père en fils en possédant sa propre embarcation. Au fort de la navigation, il n'était donc pas rare d'en compter plusieurs à la portée de la vue sur le fleuve. Le spectacle de ces voiliers ne pouvait qu'ajouter à l'enchantement de la mer, car selon les temps, ils se balançaient au gré de la vague avec l'agilité et la gracieuseté de l'oiseau, ou bien ils zigzaguaient pour lutter contre les vents contraires, ou encore ils demeuraient immobiles, les ailes pendantes, au milieu d'un calme plat.

Le mouvement des goélettes était généralement suivi de près. C'était toujours un événement nouveau que de les voir appareiller pour un voyage ou revenir à leur port d'attache.

La rentrée d'une goélette suscitait inmanquablement le rassemblement d'un bon nombre de villageois. On accourait au quai pour la voir accoster, pour en saluer l'équipage, désireux surtout de connaître la nature de son chargement et de constater si elle apportait soit du courrier, soit tel colis ou telle marchandise qu'on devait lui confier, car on avait dit: "Cela viendra par la goélette". Souvent aussi on voulait accueillir une personne qu'elle avait à son bord ou recevoir un message des mains de son capitaine.

Il n'y eut guère de quais cependant sur nos rives avant 1850. Jusquelà, les goélettes devaient mouiller à une petite distance du rivage, de préférence dans l'estuaire d'une rivière ou dans une baie, pour être à l'abri des vents. Au baissant de la mer, elles s'inclinaient sur un côté, mais elles reprenaient leur position normale avec le montant. Leur déchargement, commencé à marée haute au moyen d'un grand radeau ou d'un chaland, se continuait à marée basse par des voitures, ordinairement des charrettes ou des tombereaux.

D'une manière générale, les goélettes naviguaient depuis les premiers jours de mai jusqu'à la Toussaint. Le reste du temps, on les voyait au repos, en état d'hivernement, leur coque montée sur le rivage et dépourvues de leurs voiles. Au printemps, c'était toujours à la joie et au consentement de la population qu'elles reprenaient la mer. Bien des gens avaient déjà à souffrir de leur inaction. Des marchands par exemple, les attendaient pour

refaire leur provision de marchandises; des cultivateurs, pour diriger vers la ville certains produits de leur ferme ou des ouvrages d'artisanat; d'autres encore, pour effectuer un voyage d'affaire ou une promenade.

Autant cependant on soupirait après leur retour à la navigation au début de la saison, autant on souhaitait, à l'automne, la prolongation de leur service, car on avait encore besoin de s'approvisionner pour l'hiver. Force leur était donc de naviguer plus longtemps, du moins jusqu'aux neiges, pour l'accommodation des gens. Mais ce service supplémentaire des goélettes coûtait cher parfois à leurs capitaines, surtout à cause des accidents auxquels ils étaient plus exposés en cette saison. En effet, des intempéries venaient les surprendre, qui les obligeaient à chercher à la hâte un refuge salutaire ou à subir l'aventure d'un naufrage.

Les annales de la navigation côtière rappellent le souvenir de quelques-uns de ces accidents. Elles relatent, par exemple, l'affreuse tempête de 1906, qui menaça de détruire tout ce qu'il y avait de bateaux sur le fleuve. C'était dans la nuit du 16 novembre; le lendemain, on a compté jusqu'à 14 goélettes désarmées ou coulées le long de la côte, entre Kamouraska et Matane. Un capitaine de la région, Charles Couillard, y trouva la mort après que sa goélette, la Marie-Louise, se fut brisée sur l'une des Razades, au large de Trois-Pistoles.

Les goélettes de nos eaux n'étaient pas d'importation étrangère, mais

bien de fabrication domestique. Elles étaient construites sur place par des capitaines ou des menuisiers. De ces chantiers navals, il y en avait jadis dans presque toutes les paroisses de la côte, et l'on pouvait y voir, tout le long de l'année, quelque goélette en construction ou en réparation. Celle que nous venons de mentionner, la Marie-Louise, avait été construite au Bic, par le capitaine Elzéar Heppell. Achetée, après son avarie, par le capitaine Pierre Bellisle, elle a été refaite à neuf au chantier de Rivière-Trois-Pistoles. C'était l'usage de donner un nom à toute nouvelle goélette; les cérémonies de son baptême et de son lancement donnaient lieu ordinairement à des réjouissances paroissiales.

Comme l'automobiliste qui renouvelle régulièrement sa voiture après quelques années d'usage, le navigateur avait soin d'échanger pour une plus neuve ou une plus grosse la goélette qui lui avait servi environ six ou sept ans. C'est ainsi que des capitaines ont eu le commandement de plusieurs goélettes au cours de leur carrière.

Prenons comme exemple le cas d'un des derniers navigateurs de l'époque des voiliers, Joseph Bélanger, de Rivière-Trois-Pistoles. A la suite de douze années d'apprentissage avec son père, le capitaine Samuel Bélanger, il avait résolu de naviguer à son compte. C'était en 1901. Il commença alors avec une petite goélette acadienne, l'Aristide, qui ne jaugeait que 17 tonneaux. Au bout de six ans, comme elle ne suffisait plus à son commerce, il la vendit à un monsieur Létourneau de l'île d'Orléans, pour lui substituer la Bienvenue, une barque de quelque 30 tonneaux qu'il acheta de Thomas Simard, de Bagotville. Après six ans encore, celle-ci passa aux mains d'Edmond Tremblay, de Matane, et notre capitaine la remplaça par la célèbre Marie-Louise. Cette goélette, qui avait pourtant 65 pieds de longueur et une capacité de 40 tonneaux, ne devait pas lui convenir bien longtemps: moins de cinq ans plus tard, soit en 1918, il en voulut une plus grosse pour faire le transport du bois des scieries de Rivière-Trois-Pistoles vers Québec. On le vit donc alors avec la Julie, une goélette de 78 pieds de longueur par 23 de largeur et jaugeant 47 tonneaux, qu'il avait achetée d'Alfrédise Lavoie, de Bais-Saint-Paul. C'est par une plus grosse encore qu'il remplaça cette dernière, vers 1925. En effet, il acheta de Joseph Bois, de la Malbaie, la C. J.B., dont la capacité était de 50 tonneaux. Ce fut, pour Joseph Bélanger, sa dernière goélette à voiles. Elle lui servit pour le transport du bois et pour du cabotage jusqu'à l'avènement de la crise économique de 1929. Dès 1930, il l'échangea avec Joseph Noël, de Saint-Jean de l'île d'Orléans, pour un cabotier à moteur



Le capitaine Joseph Bélanger, de Rivière-Trois-Pistoles, sur l'une de ses goélettes. (Photo fournie par M. Léo Bérubé.)

de 16 tonneaux, le Vapeur-Saint-Laurent. Il avait encore ce petit bateau quand il mit fin à sa carrière de navigateur, en 1944.

Quel que soit le nom d'une goélette ou sa capacité, on l'identifiait généralement avec son capitaine, et c'est à lui que l'on s'en remettait pour le succès et la sécurité de sa navigation. Car le capitaine de goélette inspirait confiance par son expérience et la grande connaissance qu'il avait de son métier. C'était un familier de la mer; pour avoir eu à naviguer par tous les temps, il avait connu toute la gamme de ses humeurs, depuis son calme imperturbable jusqu'au pire de ses déchainements. Il savait scruter l'horizon et pronostiquer l'orage, déceler un écueil et le contourner, repérer une bouée ou découvrir la présence d'un cargo dans le brouillard, louvoyer au besoin, bref, opérer toute manoeuvre difficile. Ajoutons à cela qu'en raison de ses services, surtout à cause des rapports sociaux et des échanges d'amitié qu'il rendait possibles entre les centres d'habitation, il jouissait habituellement de l'estime et de la considération du public.

Quand un capitaine devait abandonner la navigation commerciale pour se mettre à la retraite, il se gardait bien ordinairement de tourner

le dos à la mer ou de rompre avec elle. On a plutôt remarqué que la mer demeurait toujours sa grande amie, sa confidente en quelque sorte, qu'il aimait à vivre près d'elle et à la visiter tous les jours dans la belle saison. Comme il possédait presque toujours une embarcation de plaisance, il prenait souvent plaisir à en hisser la voile pour faire une randonnée sur l'onde. Ces nouvelles courses en mer paraissaient le griser de satisfaction, car pour un vieux navigateur, il semble que rien ne peut égaler le plaisir de respirer la douce fraîcheur du large.

Il y a donc déjà une cinquantaine d'années que les goélettes à voiles, ces gracieux petits navires à deux mâts qui ont permis si longtemps à nos ancêtres d'accomplir sur le fleuve un travail à la fois difficile et nécessaire, ne sont plus communément en usage. Cédant à la poussée du progrès, on a remplacé leurs voiles par le moteur. Les vulgaires petits bateaux, qu'elles sont devenues, ont sans doute l'avantage d'être plus rapides; ils sont loin cependant de les égaler en beauté, voire en élégance. On peut même dire qu'ils font figure de parents pauvres dans la grande famille des bâtiments marins.

Léo Bérubé, ptr

# VINGT-CINQ ANS APRÈS



**M. Maurice DeChamplain possédait un bureau d'assurances à Rimouski, lors du feu de 1950. De son important témoignage, nous dégageons quatre points d'un intérêt particulier.**

## **Panique face aux compagnies d'assurances**

Alors, le dimanche matin, je suis descendu en ville, j'ai regardé cela de nouveau et dans l'après-midi, je suis venu à mon bureau et par l'entremise de Monsieur Jules Brillant, je l'ai appelé à sa résidence, j'ai pu obtenir une ligne parce que toutes les lignes téléphoniques étaient occupées... Je ne me rappelle plus ce qu'on m'avait répondu parce que, d'abord, il y avait tellement de journalistes qui voulaient venir à Rimouski, les lignes étaient accaparées. Il fallait faire un détour, je ne sais pas trop si c'était par la Rive Nord ou par les Etats-Unis, je ne sais plus... Alors moi, j'ai expliqué à Monsieur Brillant que les gens étaient pris de panique et que tout le monde répétait qu'étant donné une conflagration, les compagnies d'assurances n'avaient rien à payer et j'avais déjà la visite de gens qui me menaçaient de se suicider avec leur famille s'ils n'étaient pas payés parce que vous savez que les gens étaient assurés à environ 40% au maximum, à part quelques exceptions de maisons récentes qui avaient été construites un an ou deux auparavant qui avaient peut-être des montants un peu plus élevés d'assurance mais la majeure partie était assurée au maximum à 40%, même si je vous disais à 20 et à 30%. Alors, les gens étaient pris de panique.

Alors, dans l'après-midi, je suis venu à bout d'avoir une ligne téléphonique pour l'espace de 20 minutes à une demi-heure. J'ai pu rejoindre plusieurs gérants de compagnies d'assurances à leur résidence, des gens que je con-

naissais et je leur ai expliqué la situation, qu'il y avait 310 maisons de brûlées à Rimouski et que les gens étaient réellement inquiets et même qu'il y avait déjà des ajusteurs indépendants d'arrivés. Vous, vous ne connaissez pas ça ce genre d'ajusteurs-là; ça n'existe plus aujourd'hui parce que le gouvernement a arrêté, on pourrait dire, ces fraudeurs mais... Ce sont des gens qui vivaient à régler des réclamations difficiles. Ils se faisaient signer un papier qui mentionnait que le client qui avait une réclamation difficile à régler lui promettait 10% du total du montant à payer et, dans le temps même, c'était légal; vous n'aviez pas le droit de les arrêter. Alors, ces gens-là en ont profité pour venir à Rimouski dans une situation semblable pour prendre les gens de panique. Alors, le lendemain après-midi, je me suis rendu au Palais de Justice, malgré que le Palais de Justice était pas mal tout brûlé. Je ne me rappelle pas trop où j'ai rencontré le juge Caron, aux alentours du Palais de Justice. Alors, j'ai expliqué l'affaire au juge Caron; alors, il m'a dit: "Tâche de le faire surveiller où il se trouve et tout ce qu'il fait signer, je m'en charge à la cour, moi, et on va le mettre à bord du train ce soir". L'Océan Ltée passait vers 11 heures dans ce temps-là. Je sais qu'il y avait deux policiers qui l'avaient monté à bord du train et on en a été épargné pour une secousse mais c'était tragique, vous savez. Il y avait déjà une centaine de personnes qui avaient déjà confié leur réclamation à ces gens-là malgré qu'on leur disait: "Faites pas ça". Ca, c'était le dimanche surtout qu'ils en avaient profité. Ces gens-là sont toujours vivs, vous savez; ils avaient appris ça par radio à Montréal. CKAC avait passé la nuit en ondes et annoncé en fait que la ville de Rimouski était en feu. Alors, ces gens-là, en automobile, vous savez, sont descendus à Rimouski. Ils

## ■ L'INCENDIE D ■ L'INCENDIE D

**Les propos de MM. Maurice DeChamplain recueillis par Noël Bélanger. Les photos qui ont été fournies par MM. Louis-Paul Lavoie et**

sont arrivés de bonne heure le dimanche matin.

Alors, heureusement moi, après mon téléphone du dimanche après-midi, les assureurs étaient ici le lendemain aussi.

Alors, le premier que je rencontre dans la rue, c'était M. Zénon Ouellet qui se levait toujours vers 4:00 - 4:30 heures du matin, faisait le tour de la ville et il me dit: "Mon pauvre petit garçon, c'est pas drôle d'avoir travaillé toute ma vie pour avoir construit quelques maisons et il ne m'en reste plus". Alors, je lui dis: "Entrez au bureau. Les compagnies ont un chèque de \$20,000 de prêt pour vous. La balance... vous verrez". Parce qu'il avait d'autres maisons qui n'avaient pas brûlé mais avaient été endommagées partiellement. "Alors, les réclamations partielles viendront par la suite mais celles qui sont réduites, en cendres, vous êtes payé pour". Alors, le père est parti avec son chèque. Il a fait le tour de la ville. Alors, les gens ont commencé à arriver et on les réunissait, vous savez, par groupes.

Alors, je peux dire que le lundi soir, on avait un \$300,000 de payé. Alors là, les gens ont commencé tout de suite à se commander des matériaux et être en train de se reconstruire, voyez-vous. C'est ce qui a donné un peu le goût de vivre parce que plusieurs personnes, vous savez, fouillaient dans leurs débris le lendemain. Elles étaient réellement découragées.

Il y a une chose que j'ai obtenu des compagnies: de payer les pertes totales au complet, même s'il y avait eu vol ou même si les gens retrouvaient leur ménage. Ils avaient tellement perdu que les compagnies ont consenti de les payer à perte totale. Alors, ils n'ont pas fait d'enquête, rien. De la minute que vous arriviez à une maison identifiée au numéro avec le numéro de police, ils faisaient le chèque pour le montant, le total de la police sans faire d'enquête, rien.

## **Importance du feu de Rimouski sur le plan de la technologie**

A l'Hôpital de Rimouski, il y avait une partie en construction. Et, quelques jours après l'incendie, je me suis rendu à l'hôpital et ce qui m'a frappé énormément avec certains assureurs, c'était les planchers de béton armé de 6 pouces d'épaisseur. Le ciment avait fondu

---

# RIMOUSKI CABANO

---

in Drapeau et Paul-Henri Slater ont été  
compagnent ces textes ont été aimable-  
d Morin.

---

comme de la gélatine vous savez. Il restait seulement les treillis. Alors, j'ai reçu la visite de plusieurs Européens, des Anglais en particulier, des Suisses, des Français qui sont venus voir le désastre de l'hôpital, qu'est-ce que pouvait faire un feu parce que, pour plusieurs personnes, une construction de béton armé, vous savez, c'était réellement à l'épreuve du feu et il n'y avait rien pour détruire cela, mais lorsqu'ils ont vu les planchers de l'hôpital fondus, maintenant ça changeait un peu l'aspect de certains risques. Alors, c'est là que les compagnies ont commencé à faire une distinction entre un risque qui est complètement à l'épreuve du feu et semi à l'épreuve du feu parce que, vous savez, les nouvelles constructions qui ont des poutres d'acier, ce n'est pas recommandé. Si la poutre n'est pas protégée vous savez, ça vaut absolument rien. Alors, les normes de construction vis-à-vis des compagnies d'assurances et du gouvernement ont été changées à la suite même du feu de Rimouski.

Et ensuite, à la suite du feu de Rimouski aussi, ça été une leçon quasi mondiale, vous savez. Alors, les gens ont commencé à réaliser qu'est-ce que c'était l'assurance, d'ailleurs. Qu'il ne fallait pas dire simplement, on a une maison de \$10,000, on l'assure pour \$2,000, on se contente de ça parce que les coûts de construction avaient passablement augmenté après la guerre.

Alors, quelques mois après même, ce qui a été surprenant, 2 ou 3 mois après le feu de Rimouski, on reçoit les nouveaux taux pour la Ville de Rimouski qui étaient réduits à peu près de 20 à 30%. C'était un peu ridicule de leur offrir de pareils prix parce que ça avait l'air un peu étrange: on offre des taux réduits après un sinistre semblable. Par contre, les assureurs tenaient à expliquer que la leçon avait été d'une façon tellement mondiale que les gens ont commencé à s'assurer à la valeur réelle de leur résidence et les primes ont été compensées, les pertes ont été compensées dans l'espace de quelques mois. Le feu de Rimouski a été une leçon au point de vue assurances dans tous les pays du monde.

## Les profiteurs à l'oeuvre

Vous savez dans une circonstance semblable, il arrive toutes sortes de gens. Je ne peux pas dire qu'il y a eu



du vol malicieux qu'on pourrait dire, vous savez; d'abord les gens étaient pris de panique. Vous allez prendre, par exemple, les camionneurs arrivaient; les camionneurs, ce n'est pas des voleurs, mais ils voulaient sauver le plus possible le ménage des gens. Ils arrivaient, chargeaient leur camion et ils allaient transporter dans les champs pour tâcher que ça ne passe pas au feu, qu'est-ce que vous voulez. Les trois-quarts du temps, le type ne savait pas à qui appartenait le ménage. Maintenant, on a surtout volé des stocks de magasins; les gens étaient forts sur la bière, comprenez-vous l'idée. Je sais que l'entrepôt de mon ami Charles Théberge a été complètement vidé; même le dimanche après-midi, j'étais chez-moi à replacer les meubles parce que, étant donné que la maison n'avait pas été démolie chez-moi, on avait rapporté les meubles à la maison et dans l'après-midi, je regardais un bonhomme qui traversait le pont de fer à pied. D'une main, il avait une balayeuse électrique et de l'autre main, une caisse de bière. Au même moment, étant donné que le pont des voitures était brûlé, c'était seulement le chemin de fer qui circulait, alors le train est arrivé parce qu'on transportait des automobiles sur des espèces de fardiers de chemin de fer vous savez, alors, il a vu venir le train, le bonhomme. Puis, vous savez, c'est très étroit, alors il ne savait pas s'il devait garder les deux articles, il a sacrifié la balayeuse et a gardé la caisse de bière. Alors, c'est un peu ça; vous allez prendre par exemple à la Ferronnerie de Rimouski, les gens en ont profité,... étant donné que leurs outils avaient brûlé, vous savez; il y en a peut-être qui en ont profité,... mais je ne peux pas dire qu'il y a eu tant de vols que ça, vous savez.

## Qui est responsable du feu de 1950?

La Cie Price n'avait pas d'installation pour combattre l'incendie dans sa cour à bois rendu au 6 mai de l'année. Mais, par contre, il y avait une négligence de la Cie du Pouvoir par un poteau pourri qui était cassé et il a été prouvé par nos enquêteurs que le feu avait pris deux fois dans la même jour-

née dans la cour de Price Brothers. Nos enquêteurs l'ont prouvé et les compagnies d'assurances à un moment donné avaient décidé de prendre subrogation en particulier contre la Cie du Pouvoir parce que la cause directe du feu est venue par des fils cassés. C'était des fils à haute tension qui passaient dans la cour à bois de Price Brothers. Alors, un matin, j'ai reçu un téléphone de Monsieur Brillant me demandant d'aller le voir et c'est la première fois dans ma vie que je le voyais aussi triste. Alors il m'a dit: "Maurice, tu sais que les compagnies d'assurances veulent prendre subrogation contre la Cie de Pouvoir. Si je suis poursuivi pour 14 millions de dollars, je mets la Cie de Pouvoir en faillite". Ce montant représentait les pertes de Price Brothers, avec le moulin, la cour à bois. Mais Price Brothers avait une assurance-profit; le moulin reconstruit ne lui a pas coûté un sou, en plus des dédommagements jusqu'au temps où son commerce redevienne normal.

Parti pour Montréal, j'y ai rencontré les principaux assureurs, ceux qui avaient payé les pertes les plus élevées en leur disant que la ville de Rimouski était déjà assez éprouvée, en leur donnant des chiffres et en leur faisant comprendre qu'ils avaient déjà repris leurs pertes, que ce n'était pas le temps de perdre tout le mérite qu'ils avaient acquis avec les nouveaux taux d'assurances. J'ai dit: "Au point de vue mondial, vous ne vous ferez pas une bonne renommée". Alors j'ai dit: "C'est à peu près tout ce qui nous reste à Rimouski, Québec-Téléphone, la Cie du Pouvoir et on ne sait pas ce qu'il adviendra de Price Brothers". Alors, ils ont décidé dans une semaine de faire une réunion à Montebello et par la suite, j'ai reçu une belle lettre des assureurs me disant qu'à la suite de leur réunion, ils avaient décidé de laisser tomber les procédures contre la Cie du Pouvoir du Bas St-Laurent. Et, malheureusement, dans ce temps-là, on n'avait pas de machine à photocopie et si c'était aujourd'hui, j'aurais remis seulement la photocopie et j'aurais gardé l'original de cette lettre. Moi, je peux vous dire que Monsieur Brillant était très heureux de la recevoir.

**M. Jean Drapeau était alors finissant au Séminaire de Rimouski. Bien que la maison de son père (le Dr Octave Drapeau) ait été incendiée, il nous a surtout parlé du feu au Séminaire et des réactions du personnel.**

### **Le feu au Séminaire.**

Je me rappelle au collège, tu sais. On était attaché beaucoup au séminaire. La vieille partie avait tout brûlé. Ce qui a aidé au Séminaire, ce sont les coupe-feux bien que quand même, la Salle Académique et la chapelle avaient été endommagées. A un moment donné, ils ont pensé que tout brûlerait parce que le feu était sur le toit du nouveau séminaire. Ce sont les clochetons qui sont tombés. Je me rappelle, nous étions allés aider dans la nuit. Ce souvenir, je me le rappelle beaucoup. Je me rappelle Mgr Lionel Roy, un homme extraordinaire, qui avait une bibliothèque fantastique. Et Mgr Roy était tellement angoissé, ce soir-là, tellement émotif, qu'il n'a pas voulu qu'on sorte un volume de sa chambre, alors qu'il avait toute la collection de la **Revue Biblique**. Grâce à Dieu, il l'a refaite par après. Je pense quand même qu'il a perdu d'énormes choses. Il y avait des gens comme Armand Lamontagne, d'autres amis, comme Fernand Gagnon, qui étaient dans la vieille partie, qui avaient de belles bibliothèques, des disques, des souvenirs, et tout brûlait pour ces gens-là. Et même, le dimanche avant-midi, je me souviens toujours de cela, sur le terrain du séminaire, Mgr Martin était là et Pierre Bélanger et Robert Michaud. Même j'ai vu un homme comme Pierre Bélanger, pleurer à chaudes larmes. Il pensait à ce moment-là que même la nouvelle partie passerait au feu. Mais je pense aussi qu'il y a eu des choses assez extraordinaires. Justement, tous ces collégiens, tous ces jeunes étudiants qui, partant de l'Élémentaire Latin à la Philo 2, cette nuit-là ont été en ville et qui, je pense, ont aidé beaucoup et qui ont même quadruplé leurs forces à certains moments.

Je me rappelle d'un gars comme Paul Letendre qui était extrêmement fort et qui a redoublé de forces à ce moment-là. Vous savez, presque à deux, sortir des poêles électriques, des frigos, des pianos de certaines maisons. Je me rappelle de ça. Surtout sur la rue St-Germain. Tous les arbres déchiquetés, brûlés; les pallissades qui faisaient nos quais le long de la mer, toutes brûlées. Il ne restait plus que les caves et quelques cheminées et dans le fond des caves, on ne retrouvait rien. Chez moi, je me rappelle, il y a deux choses qu'on a retrouvées, le cadre du piano, le support du piano pour les cordes et fondu, un set à punch, en gros verre, très épais, et tout fondu; c'est tout ce qu'on a retrouvé dans la cave. C'est pour dire que le feu était extrêmement fort.

Et moi, je ne suis pas resté longtemps chez nous. (Au chalet de Pointe-au-Père). Dès le lendemain ou le surlendemain du feu, j'ai travaillé pendant un mois ou deux avec Gilles Beauchemin au collège. Je dois dire que c'était une des choses les plus extraordinaires qu'il y a eue. Au séminaire, il y avait un bureau qui s'est organisé et qui a fait venir un tas de choses immenses pour Rimouski; avec des hom-

mes comme Guillaume Dionne, Grégoire Rioux, Simon Amiot, tous ces gens-là qui travaillaient à la procure se sont organisés. On s'est mis dans un bureau avec quelques étudiants, dont Gilles Beauchemin qui était très efficace à la machine à écrire; et d'autres prêtres qui sont venus aider, comme Louis-Georges Lamontagne, Fernand Gagnon qui ont travaillé pendant 15 jours; d'autres ont travaillé pendant 1 mois, 1½ mois. Nous avons écrit, nous avons pris les pages jaunes de l'annuaire de Québec, de Montréal et de Toronto. Nous avons écrit presque à toutes les compagnies, partout, pour avoir de l'aide. Il y a eu beaucoup de réponses pour le collège, énormément, et le surplus du collège est allé à la ville à ce moment-là. Il y a eu aussi beaucoup d'aide du gouvernement provincial et du gouvernement fédéral. Je me rappelle que le gouvernement fédéral avait délégué comme représentant le brigadier Thériault qui était un Rimouskois qui aimait Rimouski, qui connaissait Rimouski, et qui a apporté énormément. Ainsi que le gouvernement provincial..., je me rappelle.

### **Réaction courageuses de la population:**

Moi, je pense qu'il y a eu, dans la nuit, beaucoup d'affolement, beaucoup de tristesse. De la part de chez-nous, mon père a été un peu stoïque là-dedans je t'ai conté ça, ça s'est fait comme ça. Pourtant, il n'avait que \$5,000 d'assurances à l'époque sur la maison. Une maison qui valait beaucoup plus en 1950 qu'elle valait lorsque mon père l'avait achetée. Il avait gardé les mêmes assurances. Mon père était parti comme ça, d'une façon vraiment stoïque. D'autres gens étaient extrêmement nerveux, y avait des gens riches, des petites gens; ils perdaient tout ce qu'ils avaient. Et même, moi, chez moi c'était triste; on perdait un peu tous les souvenirs de ce qu'avait été ma mère, de ce qui avait dans la maison auquelle on était attaché. Mais, il y a eu beaucoup d'énergie le lendemain et surtout de la part des femmes. Moi, j'ai toujours admiré les femmes là-dedans. Peut-être que le soir, elles sont toujours comme ça mais, même à Rimouski, elles étaient nerveuses, pleuraient; mais, même le lendemain, c'étaient elles qui recommençaient à aller au secours. Parce que, dès le lendemain ou le surlendemain, il y a eu du secours à la Croix-Rouge. Il y avait même des magasins qui vendaient à meilleur prix; il y a eu des stocks qui sont arrivés. Ce sont les femmes qui ont recommencé. Les hommes étaient un peu découragés devant la perte de leur maison, devant leur commerce, leurs affaires. Mais, les femmes étaient là et il y avait la nécessité de la vie. Qu'est-ce que tu veux, habiller les enfants, il fallait se nourrir, alors les femmes, elles ont peut-être le soir pleuré plus abondamment mais, il me semble que les jours qui ont suivi, ce sont les femmes qui ont eu le courage de se remettre à la tâche, de retrouver des vêtements, de la nourriture et qui ont, même à ce moment-là, redonné le courage et l'exemple à leurs hommes.

### **L'ancien et le nouveau quartier**

Le quartier qui a brûlé, c'est toute mon enfance, c'est vingt ans de ma

vie. Je connaissais très bien cette section, à partir du pont de Rimouski jusqu'aux Soeurs de la Charité; je pouvais identifier toute maison sur St-Germain et même chaque famille sur Ste-Thérèse. Il y avait quand même de belles maisons. On n'a qu'à regarder celles qui sont demeurées debout: celles des Fiset et des Caron. Le vieux manoir seigneurial des Tessier a brûlé, de même que la maison de Gleason Belzile qui était une très belle maison. Le reste de la rue était une très jolie rue, peut-être beaucoup moins commerciale qu'elle ne l'est maintenant. Elle était beaucoup plus étroite, avec des vieilles maisons qu'il y aurait du charme à retrouver maintenant. Chez nous et chez les Théberge, c'étaient de très beaux terrains. Un peu plus loin, chez le Juge Couillard, la maison qui appartenait aux Bernier à l'époque mais qui avait été la maison des Rouleau, c'était une très vieille maison et une très jolie maison. Cependant, mon Dieu, la vie va comme ça. Après coup, je regarde cela; ça eu l'avantage de faire une rue beaucoup plus large; de mieux délimiter les zones résidentielles de Rimouski et de faire une vraie zone commerciale sur St-Germain. Ça eu l'avantage de faire cette grande promenade qu'est le boulevard maintenant. Et puis, malgré tout, ça demeure qu'avant comme après, je trouve que, sans être chauvin, Rimouski est une jolie ville...

**M. Paul-Henri Slater, 183 Ste-Thérèse ouest, demeurait au 39 (maintenant le 99) Ste-Thérèse est, lors de l'incendie de 1950. Voici quelques extraits de son témoignage:**

### **Courage de la population après l'incendie**

Le monde n'a pas lâché du tout. Même ça assez très peu lâché parce que... ils tenaient tellement que ce soit rebâti le plus vite possible; on a manqué de ciment, tout le monde se battait pour avoir du ciment. Y avait plus de ciment, y avait plus de bois sec, c'était plus rien que du bois vert. Le monde bâtit avec du bois vert.

Ah! C'était terrible, terrible ce qui ont eu de la misère avec le bois pis le ciment. Le ciment, fallait donner comme on dit des pourboires ou ben donc des cadeaux, tu sais, argent ou ben donc une bouteille, pour finir par avoir du ciment.

Mme Slater:

Même les éviers, c'est en porcelaine. Puis, elle était tellement mince, que ça pas été long que notre évier est devenu noir. La demande était trop forte, fallait pas trop aller vite.

M. Slater:

Pis, ce qui n'a pas donné grand chance aussi, c'est qu'à Cabano, le feu a pris là, le mardi suivant, cela a nui beaucoup à Rimouski. Là, le ciment, ils en envoyaient là; ils en envoyaient ici, tiens bon; après ça, il y a une autre chose qui a nui beaucoup à la construction des maisons, c'est le rempart du boulevard qu'ils ont fait en ciment. Il a rentré des milles et des milles poches dans ce rempart là. Ils ont fait ça dans la même année du feu pour aider, pour donner de l'ouvrage aux gens vu que la Cie Price avait brûlé, il y avait plus rien, y avait plus le moulin des Price; avant ça, y avait la Gravelle. Ca em-

ployait, je dirais, une affaire, certainement, tout proche de 300 personnes qui travaillaient là... le moulin des Pri-ce, pis la Gravelle.

### L'aide de la Croix-Rouge

Dans ce temps-là, pour ceux qui avaient tout passé au feu, ils appelaient ça un comité de sinistrés. Alors, là ils avaient ramassé du manger qui a été

donné par la Croix Rouge, puis on allait manger là. Tu sais, ceux qui n'avaient plus de logement, ils avaient tout perdu: leur vaisselle, leur coutellerie, leurs chaudrons... Moi, je travaillais ici à l'École de Marine, on continuait à venir à l'École pour déblayer ce que c'est qui était brisé, qui avait brûlé, pis on allait manger là, le midi. Ici, on servait jusqu'à 1500 à 2000 personnes par repas. Franchement, c'était une vraie

belle organisation. Pis même, ils nous donnaient des boîtes de manger pour amener chez nous, à la famille, des vêtements, des couvertures, des serviettes. Franchement, ce que c'est que la Croix Rouge a fait, y on faite quelque chose de bien. Ah oui, la Croix Rouge, ça monsieur, c'est de l'or en barre...

## L'INCENDIE DE CABANO

---

**Jean-Pierre Laplante, finissant en histoire à l'Université du Québec à Rimouski, nous présente ici les témoignages de quelques témoins et victimes de l'incendie de Cabano, qui lui ont aussi fourni les photos qui accompagnent les documents.**

---

### 1o Premier témoignage

Mme Roger Boucher  
11 St-Laurent, Cabano

#### - En premier lieu, pouvez-vous me raconter votre aventure lors du feu du 9 mai 1950?

D'abord, c'était à la veille de notre mariage. On était à faire les derniers préparatifs. J'étais descendue rencontrer Roger pour aller régler les dernières affaires de la noce. Quand le feu a pris, on était au bureau de poste. Ça pris à peu près dans le centre du village. On pensait jamais que ce serait dangereux pour nous autres.

#### - Vers quelle heure le feu a-t-il débuté?

Le feu a pris vers 10 heures de l'avant-midi. Là on est allé au bureau de poste et le feu se dirigeait vers l'église et j'ai une de mes soeurs qui restait voisine de l'église près de chez Alcide Ruest. J'ai dit à Roger on va monter là, ça changé de direction. Là, ça pris sur la côte, non loin de l'église au bout des dernières maisons qui ont brûlé. En tout cas, rendus à notre logement, nous étions cernés. Le bois dans la cour du moulin Fraser était en train de brûler, près de chez Camille Leclerc.

#### - La compagnie Fraser a brûlé?

Pas le moulin, seulement la cour à bois.

#### - Comment avez-vous réagi devant le feu?

Nous autres on est arrivé là, on arrosait, on tirait de l'eau avec des bassins. Quand on a vu que c'était pris partout, il y avait des camions qui venaient d'un peu partout. On a essayé d'en avoir un pour embarquer du ménage. Finalement, on a descendu notre table et nos chaises même si ça brûlait à l'étage du bas. Il y avait rien à faire, fallait s'en aller. On était cerné par le feu.

#### - Est-ce que le feu a duré longtemps?

Ça duré jusqu'à une heure de l'après-midi. Ça brûlait partout. Le vent a tombé vers la fin de l'après-midi.

#### - Comment vous et les gens ont réagi durant ce court espace de temps?

Le monde était comme fou quand les garages ont explosé et brûlé. Nous autres on est descendu plus bas. Roger, où sa mère restait, ça été la dernière maison qui a brûlé. On est descendu là pour sauver son linge pour la noce. Fi-

nalemment, il avait quasiment tout perdu. Il lui restait qu'un soulier. Je l'ai gardé comme souvenir. Sa mère était morte dans le mois d'avril. Il restait chez son oncle. Lui, il était complètement dehors, plus rien. Le soir on ne savait pas quoi faire. On en a parlé chez nous, on est allé voir le prêtre. On lui a parlé de ça. D'abord vous êtes prêts a dit le prêtre. Roger n'avait plus de place pour rester. Chez nous on dit de nous marier pareil et de venir rester à la maison. On s'est marié, pas de musique dans l'église, pas d'électricité.

#### - L'église n'avait pas brûlé?

Non, mais il y avait de la fumée. On s'est marié le lendemain matin. On est resté chez nous un an. Après on est déménagé sur la rue St-Laurent en juillet 1951.

#### - Y a-t-il beaucoup de victimes du feu qui sont parties de Cabano?

Non, pas beaucoup, peut-être quelques familles de personnes âgées sont allées vivre ailleurs. Mais pas tellement parce que le moulin n'avait pas brûlé donc le monde avait leur ouvrage.

#### - Y en a-t-il plusieurs qui se sont reconstruits?

Sur la rue commerciale, y en a qui se sont reconstruits. D'autres se sont reconstruits sur la haute ville mais les maisons du côté du lac Témiscouata en face du restaurant Témis n'ont pas été reconstruites.

#### - Est-ce qu'il y a des personnes qui ont été plus touchées que d'autres, qui ont eu de grosses pertes matérielles?

Ernest Pelletier a perdu plusieurs bâtiments dont un moulin de sciage et de rabotage. Robert Breton a perdu son hôtel près d'où on restait. Jos Nadeau a perdu sa mercerie.

#### - Comment était le moral après le feu?

Le monde était découragé. C'est monsieur le curé Cyr et le maire Emilien Morin qui ont donné un gros effort. On a eu l'aide de la Croix-Rouge. Le premier soir après le feu, une grosse tente a été installée où Roland Boily a sa "shop" de portes et chassis aujourd'hui. On donnait du manger, du beurre, du pain, toutes sortes de choses.

#### - Que retenez-vous de cette aventure après 25 ans?

Ah mon Dieu! Après 25 ans, on y pense puis c'est comme un rêve. Dire qu'on pense à ça puis que c'est fait. Encore, c'est pas croyable.

### 2o Second témoignage

Mme Guy Michaud  
83 Commerciale, Cabano

#### - Pouvez-vous me raconter cette aventure lors du feu du 9 mai 1950?

Le feu a commencé chez nous vers les dix heures de l'avant-midi quand on a vu le feu sur les cordes de bois chez le moulin à Ernest Pelletier en arrière de chez nous. On restait sur la rue Pelletier quand on a vu le feu tomber partout en arrière.

#### - Le feu a commencé là?

Le feu a commencé au moulin à Ernest, s'est propagé à l'hôtel Chesnay pour ensuite se rendre près de la maison actuelle de Jacques Côté et là le feu s'est étendu partout à cause de la force du vent. Quand c'est arrivé chez nous, j'ai ramassé mes petits. J'ai enveloppé le petit, je l'ai ramassé dans mes bras, je ne lâchais pas, j'ai ramassé une pinte de lait...

#### - Vous n'avez pas eu le temps de sauver quoi que ce soit dans la maison?

On a eu le temps de sauver le bicyclette et c'est tout. Guy a ramassé le vieux camion et est arrivé à la maison avec ça. Y avait personne à la maison. Il a pris le moulin à laver et a mis dedans les chaudrons qu'on venait de s'acheter. Y avait encore du linge dans le moulin et c'est tout ce qu'on a sauvé. Toujours, on part avec ça et on va se réfugier chez Mme Nadeau. Guy est venu nous chercher là. On est monté à une ancienne école où ma soeur Année faisait l'école.

#### - Comment les gens ont réagi devant un feu aussi rapidement violent?

Les gens étaient tous pris de panique, y savaient pas qu'ils faisaient du tout et y savaient pas où aller. Ça prenait le Vieux Chemin (rue) parce qu'il y avait rien que là que le feu allait pas. Le vent s'en allait tout le temps vers le moulin. Ça fait qu'on s'est en allé avec les enfants à l'école et on a passé l'été là.

#### - Y a-t-il eu du monde de blessé?

Y a pas eu de blessé, juste un vieux qui a perdu connaissance.

#### - Y a-t-il eu de grosses pertes?

On en est une nous autres parce que l'on avait pas d'assurance. Y en avait plusieurs comme ça dans ce temps-là parce que le monde avait pas le moyen.

#### - Les années d'après, est-ce que plusieurs sinistrés sont partis de Cabano pour se faire une vie ailleurs?

Non, la plupart se sont reconstruits à Cabano avec l'aide de la Croix-Rouge et l'aide du gouvernement.

**- Vous rappelez-vous de faits, qui sont arrivés et qui sortent un peu de l'ordinaire, des exploits, des choses comme ça?**

Y a juste la maison à monsieur Dugas. C'est pas un exploit mais c'est quasiment un miracle. Y a un "Père" qui était venu prêcher. Il est arrivé là à la maison avec un crucifix. Le feu a fait le tour de la maison, le vent a changé de direction et la maison a été sauvée. Le feu est venu à bout d'arrêter vers une heure et tout le village c'était rien que de la boucane, on y voyait rien.

**- Les gens ont-ils essayé d'éteindre les flammes?**

Y a eu des pompiers de partout mais y avait pas moyen. C'était le vent. Ca tout brûlé ensemble. Y en a qui ont sauvé du matériel ou du ménage mais pas beaucoup. Je sais qu'Achille Laplante qui restait dans un bloc appartement, où est le restaurant Rity aujourd'hui, a sauvé son ménage.

**- Le moral de la population était-il bien affecté?**

Le moral était pas diable. Ca braillé tout l'été. On a passé au feu dans les premiers. Quand tu dis que tu restes avec rien. Le linge et le manger ont commencé à arriver avec la Croix-Rouge. On a pas manqué de manger, on en a eu en masse. Les gens se sont entraînés pour reconstruire, on a eu du bénévolat en masse. On a eu de l'aide de partout.

**- Quelles sont les répercussions 25 ans après?**

On y pense à tous les ans à la même date. C'est un mauvais souvenir. Ca, on peut pas oublier ça. D'autre chose on a oublié ça mais le feu jamais de ma vie que j'oublierai ça. J'ai eu trop peur.

### 3e Troisième témoignage

M. et Mme Victor Simon  
28 rue Villeneuve, Cabano

**- Pouvez-vous me raconter votre aventure lors du feu du 9 mai 1959?**

J'ai travaillé chez Fraser toute la nuit. J'étais couché. Vers 10½ heures, ma femme m'a éveillé. Y avait du feu dans le haut du village à l'hôtel Chesnay. C'était par chance pas pris à l'église encore mais le feu voulait partir de là. Les pompiers étaient avertis. Tout le monde courait dans toutes les directions. Là, je me suis levé, quand j'ai vu du danger. J'ai pris le chemin. J'ai été voir où était le feu.

**- Le feu se dirigeait-il vers votre maison?**

De l'hôtel ça sautait vers l'église. Un groupe de pompiers a réussi à sauver le presbytère. Y avait un vent violent qui soufflait nord-sud. Du presbytère, le feu s'est étendu au moulin de M. Ernest Pelletier où demeure M. Roland Martin aujourd'hui. Nous autres, on restait en arrière du restaurant Témis et du théâtre Royal en haut de la côte. L'arrondissement a tout brûlé et ça descendu jusqu'au fond de la rivière Cabano.

**- Comment réagissaient les gens devant la poussée des flammes?**

Tout le monde était affolé, bien entendu pour sauver leurs biens. Mais malheureusement y avait pas de camions, y avait rien. La rue Villeneuve n'était pas accessible par les camions, ni par un bout ni par l'autre. Tout le monde qui était le long de ce parcours n'a pu rien sauver. Ceux qui ont sorti leurs meubles dehors ont brûlé sur le terrain.

**- On m'a dit que plusieurs personnes ont demeuré dans les tentes cet été là?**

Mon mari a monté une tente mais c'était pas habitable là. On a resté chez ses parents. Mes soeurs sont venues chercher mes petites filles et nous avons été séparées tout l'été. Les enfants, y

en avait à Trois-Pistoles, Rivière-du-Loup. Vous aviez des enfants? Je pense! on avait cinq enfants. Se reconstruire, c'était du trouble, on avait cinq enfants sur les bras et on avait plus rien.

**- Comment les gens qui demeuraient dans les tentes vivaient-ils? Comment s'organisaient-ils?**

Ca charroyait l'eau. On allait chercher l'eau où on pouvait en trouver, par exemple, à la pompe chez Timothée Lebel. Ils ont passé l'été là au maximum, de trois à quatre mois. Tout le monde qui a brûlé s'est rebâti à l'automne. Chacun a eu son lot sur le plateau autour de la rue St-Laurent. Emilien Morin voulait que je m'installe sur le plateau mais je voulais garder mon lot près du restaurant Témis. On a eu notre lot plus tard que les autres. On gardait notre terrain pour redescendre les matériaux. Ca été dans le mois de juillet quand on a découvert ça. Ils avaient pas creuser notre cave. La ville voulait garder le terrain parce que c'était plus facile de descendre les matériaux sur la rue Commerciale. Je me suis entendu avec Ediné Thériault qui a donné l'ordre de nous laisser notre terrain. On est rentré ici le neuf octobre. On avait pour tout partage un poêle, une table, des chaises et chacun un lit pour se coucher. C'est tout ce qu'on avait. Après 25 ans, on cherche encore des affaires qu'on avait dans ce temps-là.

**- Qu'est-ce qui vous a frappés le plus durant le feu?**

Ce qui nous a frappés c'est la générosité à la grandeur de la province. Mais ce qui nous a encore plus frappés, c'est la distribution qu'on a eu. Que ceux qui n'avaient pas besoin ont eu plus que ceux qui en auraient besoin davantage. C'était bien frappant. C'était bien visible. Dans une organisation comme ça, y toujours des préférés. Y a eu une foule de choses en quantité pour tout le monde mais c'était mal réparti pour les besoins de chacun. Tous les matériaux de construction étaient contrôlés lors des ventes. Il fallait aller au Nouveau-Brunswick des fois.

**- Les gens se sont-ils remis rapidement des conséquences de l'incendie?**

Ca pris du temps, ça pris pour quelques-uns plusieurs années. Plusieurs s'y sont logés plus tard.

**- On m'a dit que plusieurs n'étaient pas assurés lors de l'incendie?**

Le trouble que ça nous a donné, nous autres. On avait 2,000 piastres d'assurance pour ménage et maison. Ca c'est pas beaucoup, on s'est endetté. Ca pris quinze ans à payer nos dettes.

**- Ca faisait presque deux maisons à payer?**

C'est ça qui nous a reculés. Tout de même, l'aide qu'on a eu, les assurances et un montant d'argent selon les taxes qu'on payait. Ca m'a donné \$1,700. dollars comme montant.

**- Qu'est-ce que vous en reprenez après 25 ans?**

On pense à ça, c'est encore un vilain rêve. C'est un souvenir du passé. Comme on avait cinq enfants à habiller, à chausser et à envoyer aux études! Par la suite, on s'est privé de bien de choses pour réussir ça. C'est un tour de force, on voudrait pas recommencer ça d'autant plus que ça faisait deux fois en trois ans qu'on brûlait. On avait passé au feu en même temps que le restaurant Témis et quatre ou cinq maisons alentour. On avait une maison neuve qu'on venait de construire et qu'on a pas fini de payer. Ca fait que ça été dur énormément.



AU DÉBUT DES ANNÉES QUARANTE

**GABRIELLE ROY**  
**ET**  
**LES DEUX VISAGES**  
**DE**  
**LA GASPÉSIE**

Dans le dernier numéro de la **Revue**, monsieur Gilles Lamontagne racontait le séjour d'André Breton en Gaspésie et montrait comment il avait transposé dans son oeuvre la beauté de nos paysages.(1) Les regards d'écrivains présentent toujours beaucoup d'intérêt. Avec leur sensibilité, leur originalité créatrice, ils enrichissent notre perception des choses, qu'il s'agisse de la nature, de l'homme ou de la société. Prendre connaissance de leurs écrits, c'est s'incorporer d'une certaine façon la richesse de leur lucidité.

A deux reprises, en 1940 et en 1944, alors qu'elle collaborait au **Bulletin des Agriculteurs**, Gabrielle Roy visita la Gaspésie. Il nous est resté de ces voyages deux articles assez longs qui nous en apprennent beaucoup, non seulement sur leur auteur, mais également sur la société de l'Est du Québec et sur la vie quotidienne des pêcheurs gaspésiens.(2)

# GABRIELLE ROY ET LES DEUX VISAGES DE LA GASPÉSIE

## GABRIELLE ROY JOURNALISTE

Selon François Ricard, auteur d'une très belle analyse de l'oeuvre de Gabrielle Roy, l'esprit créateur de l'auteur de **Bonheur d'occasion** est inspiré d'un double mouvement: "Un effort de communication, qui s'oppose directement à la solitude pourtant nécessaire du geste créateur, doublant l'errance par l'enracinement, le départ par le retour."(3)

Dans ce sens, le reportage, qui implique l'abandon d'un univers connu, mais en même temps, la découverte d'un nouveau monde, est comme la prémonition du récit qui le prolonge, dans la mesure où celui-ci implique l'abandon de l'objet même du reportage et sa transposition littéraire dans le silence de la solitude

Le reportage n'est donc pas étranger à la personnalité créatrice de Gabrielle Roy. Il l'est d'autant moins qu'il constitue en quelque sorte un jalon primordial sur la voie qui la mène de sa rupture avec le monde de son enfance, départ du Manitoba, voyage en Europe, à sa réinsertion dans la réalité canadienne et québécoise, qui conduira elle-même à ce nouveau recueillement d'où jaillera finalement son oeuvre romanesque. François Ricard parlera même, au sujet de ces textes, "d'une sorte de conversion à la réalité d'où sortira éventuellement **Bonheur d'occasion**".(4)

Le journalisme pour Gabrielle Roy s'inscrit donc naturellement dans la logique de l'acte littéraire et dans celle qui la conduit à la création romanesque. D'autant plus qu'elle choisit pour sujets d'enquête des scènes de la vie sociale et quotidienne des Canadiens français, et que le style de journalisme qu'elle pratique est très personnel. C'est un journalisme à la première personne du singulier, tout empreint d'une vision personnelle des choses, et soucieux avant tout de faire revivre de l'intérieur des consciences les réalités dont elle parle.

De 1939 à 1945, elle a publié, dans le **Bulletin des Agriculteurs** et dans diverses publications, un grand nombre de reportages sur Montréal, et la vie de ses habitants, sur les peuples du Canada, les régions du Québec, l'Abitibi, le

Saguenay, l'Île-aux-Coudres, la Gaspésie..., sur la vie économique et le développement industriel. Sans avoir la prétention de dresser une typologie des reportages de Gabrielle Roy, il nous apparaît possible de distinguer les articles surtout axés sur la vie économique et sociale de ceux consacrés aux genres de vie de certaines populations.

Dans le premier cas, le style est davantage journalistique, même s'il porte l'empreinte de la vision du monde de son auteur. Dans le second Gabrielle Roy n'hésite pas, comme elle le fera dans son oeuvre romanesque, à mettre en scène certains personnages pour mieux faire sentir son propos. A cet égard, les deux articles consacrés au monde gaspésien sont très représentatifs de l'ensemble de sa manière. Dans le premier, intitulé "La belle aventure de la Gaspésie", elle s'attache, comme le suggère le sous-titre, "le visage de la Gaspésie que le touriste ne voit pas; celui du progrès", aux questions économiques et sociales. A l'opposé, le second article "Une voile dans la nuit", s'élève pratiquement au niveau de la nouvelle, tellement l'auteur a voulu personnaliser et interioriser le genre de vie des pêcheurs gaspésiens.

## LE VISAGE DU PROGRÈS...

Le premier article s'ouvre sur la découverte de la route, "sinueuse et magnifique", "le symbole de la Gaspésie d'aujourd'hui", dans la mesure où elle accompagne et stimule la modernisation. La route, pour l'étranger, c'est le tourisme, et le tourisme pour le Gaspésien, ce sont les "hôtels ultra-modernes", le "bric à brac" des "attrape-touristes", bref un peu de prospérité. Mais la route, c'est aussi "la sympathie du public et l'intervention du gouvernement", ainsi qu'un moyen de communication qui crée "un débouché rapide pour les produits du pays". Bref, dit Gabrielle Roy de la route, "sans en avoir l'air, c'est elle qui a révolutionné la côte nord, accomplissant ici ce que les chemins de fer nationaux firent pour le littoral de la Baie des Chaleurs".

Bien sûr, la Gaspésie ne s'est pas départie de tous les attributs de la civilisation traditionnelle. L'auteur les évoque d'ailleurs avec pittoresque. Mais, dit-elle, la Gaspésie "a désor-

---

mais deux visages, celui de la tradition et celui du progrès". Et pour l'instant, c'est celui du progrès qui retient son attention. Un progrès qui se déploie sur trois dimensions: la colonisation, l'industrie et surtout le mouvement coopératif, incarné par les Pêcheurs-Unis, et qui "semble apporter enfin une solution efficace aux problèmes économiques du pêcheur".

Son enquête sur les Pêcheurs-Unis de la Gaspésie commence par un long voyage en voiture au cours duquel son chauffeur l'initie aux récits légendaires qui habitent encore la conscience des Gaspésiens. Elle atteint ainsi Rivière-aux-Renards, "l'un des villages les plus considérables de la Gaspésie". Elle y fait la connaissance d'un étudiant de l'École des Pêcheries de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, venu en stage dans la Péninsule. Il essaie d'introduire auprès des pêcheurs des méthodes de travail plus efficaces, ce qui ne va sans difficulté, si l'on considère les habitudes ancestrales et le coût économique élevé des techniques modernes.

L'enquête se poursuit au presbytère de Rivière-aux-Renards où le curé Rioux, président de la coopérative, fait revivre l'histoire de la condition économique et sociale des pêcheurs. Avant la fondation de la coopérative, ces derniers, "dépourvus d'espèces sonnantes", sont à la merci des compagnies qui leur fournissent ce dont ils ont besoin, moyennant le fruit de leurs pêches. En 1909, une grève éclate aux établissements Wm. Truing de Cloridorme, à la suite de laquelle se développe un mouvement de solidarité. C'est l'origine lointaine du mouvement coopératif. L'abbé Langlois de Cloridorme négocie avec l'Italie, la Grèce et le Portugal l'exportation de la morue sèche. Après bien des déboires, liés aux aléas du commerce international, de nouvelles tentatives d'union conduisent à la formation d'une association de pêcheurs de morue. En 1939, celle-ci se transforme en véritable coopérative. "Il semble dès lors que le sort du pêcheur gaspésien soit à l'abri d'exploitation individuelle et de trafic frauduleux".

Gabrielle Roy rencontre finalement M. Achille Raymond, gérant général de la coopérative, à son bureau central de Gaspé. Celui-ci lui explique dans ses grandes lignes le fonctionnement technique de l'entreprise.

L'auteur délaisse ensuite le monde des pêcheurs pour celui des colons. Selon elle, le gouvernement essaie d'organiser la colonisation de manière à intégrer la pêche, la culture, l'élevage et l'exploitation forestière. Elle avoue cependant que les Gaspésiens ne se laissent pas in-

tégrer facilement! "Le ministère de la Colonisation n'a pas une facile besogne en mains".

Elle décrit avec beaucoup de sympathie la colonie mi-forestière, mi-agricole de Grande-Val-lée, qui, après deux ans seulement d'existence, "est un véritable modèle d'ordre et de propreté, et où on semble avoir résolu les difficultés habituelles". Selon elle, le gouvernement se montre généreux et l'avenir s'annonce encourageant. "Une sorte de joie profonde et inaltérable plane sur les humbles débuts de cette colonie".

Après la colonisation, l'industrie, avec la visite de l'usine des Produits marins gaspésiens de Rivière-aux-Renards. On y produit de l'huile de foie de morue, de la farine de poisson et des engrais chimiques. Malgré que la production soit plutôt modeste, le rendement lui "semble très remarquable" et l'avenir prometteur.

Le reportage se termine comme il a commencé, par une évocation des paysages gaspésiens. Sur la route de Montréal, elle "ressasse les impressions contradictoires et multiples que tout voyageur doit rapporter de la Gaspésie". La tradition et le progrès, la dureté de la vie, les possibilités d'amélioration. "Il y a encore place en Gaspésie pour beaucoup d'amélioration. Mais le progrès appelle le progrès et ce que j'y ai vu n'est peut-être que le commencement d'une grande et belle aventure".

Il est difficile, bien entendu, de dire jusqu'à quel point l'image que Gabrielle Roy nous présente de la Gaspésie reflète la réalité de l'époque. Seule une histoire exhaustive de la région pourra nous permettre de répondre à cette question. Il n'est pas sans intérêt toutefois de savoir qu'aux yeux d'un observateur attentif, la Gaspésie paraissait, aux débuts des années quarante, partagée entre la tradition, qui, malgré qu'elle ne fût pas sans douceur, avait beaucoup d'inconvénients et le progrès économique et social, qui apporte lui-même un allègement certain à la dure condition des pêcheurs et des colons gaspésiens.

En cela, ce reportage de Gabrielle Roy est tout à fait conforme à la vision du monde qui se dégage de l'ensemble de ses reportages. Selon Marc Gagné, auteur d'une étude importante sur Gabrielle Roy, "les textes du **Bulletin des Agriculteurs** sont résolument optimistes parce qu'ils rationalisent un mouvement global en le montrant orienté vers une situation meilleure faite à l'homme".(5) À l'opposé, ses écrits romanesques s'attacheraient davantage à la situation de

# GABRIELLE ROY

## ET LES DEUX VISAGES DE LA GASPÉSIE

l'individu qui peut facilement devenir une victime du progrès, ou tout au moins, ne pas être capable de s'y adapter, et rester comme en porte-à-faux par rapport à lui.

En réalité, la fiction romanesque est mieux à même de rejoindre la condition humaine, la vie quotidienne et intérieure de l'homme. Celle-ci, naturellement, émerge des racines mêmes de la tradition, et se déroule en liaison étroite avec la vie économique et sociale, sans que le progrès économique et social ne signifie pour autant une amélioration proportionnelle de sa condition. C'est bien pourquoi les reportages de Gabrielle Roy qui se rattachent davantage au vécu quotidien qu'aux formes d'existence sociale, ne présentent pas nécessairement la même vision optimiste des choses et qu'ils mettent en scène, au plan de la forme, des personnages et des intrigues, qui en font presque des nouvelles. Ces textes ne sont pas de vraies nouvelles puisqu'ils relatent des événements qui ont eu lieu, mais par le point de vue personnel et les émotions qui s'en dégagent, ils ne sont déjà plus des reportages. Il en est bien ainsi en tout cas de son second article sur la Gaspésie.

### ...ET CELUI DE LA VIE QUOTIDIENNE

Dans cet article, c'est moins à la société qu'à l'homme, à son travail, à sa vie quotidienne, à ses joies et à ses misères, que s'attache Gabrielle Roy. "Au littoral de la Baie des Chaleurs de rapides goélettes, grées en schooners, partent avant l'aube pour la pêche à la morue. A bord, on reconnaît loyal et tendre, l'HOMME de Gaspésie".

L'auteur décrit tout d'abord le départ des pêcheurs à l'aube. "Des lampes s'allument derrière les carreaux embués des maisons. Puis des lanternes surgissent sur la route. On entend bientôt le son des rames heurtant la vague. Puis c'est l'explosion des moteurs le teuf, teuf, teuf haché qui se prolonge dans le pays comme sa véritable respiration nocturne". Pendant ce temps, "déjà loin sur les côtes de Gaspésie fument les maisons silencieuses où, dans des chambres bien closes, dorment les femmes, les enfants des pêcheurs. C'est là l'image la plus belle, la plus vraie qui soit de la Gaspésie".

C'est à ce visage de la Gaspésie que Gabrielle Roy entend consacrer cet article, celui de la tradition qui marque davantage l'homme et sa vie de tous les jours. "Alors l'autre a reculé bien loin; la Gaspésie des automobilistes, des avides touristes et des petits stands à bricoles. La Gaspésie reprenait son beau visage humide, rafraîchi par l'aurore. Elle me disait son vieil effort. Effort patient, courageux, constant, l'ancien déjà et repris à la même heure depuis des générations par des hommes qui se ressemblent".

A la suite de ce préambule, elle raconte la journée qu'elle a passée en mer en compagnie d'un pêcheur de Port-Daniel, Elias Langlois, le "père Elias", qu'elle campe aussi bien qu'un personnage de roman. "Cette vérité, elle m'est devenue visible et claire à travers le père Elias Langlois. Sur ses traits, à travers des perles de pluie, luisait le visage de son pays".

Celui-ci incarne la vie traditionnelle du pêcheur, mais sans être étranger aux formes nouvelles du progrès qui envahissent le pays. En effet, si le père Elias "sait qu'on apprend des siècles", il "n'ignore pas que le présent aussi offre des découvertes... Il n'est pas routinier le père Elias, - et c'est en quoi il se distingue de bien des pêcheurs, - ni ébloui cependant par le progrès". Voilà qui, en fait un bon représentant de la vie gaspésienne, tout empreinte de tradition, et ouverte, en même temps, sur le progrès.

Arrivée la veille de l'expédition, Gabrielle Roy décrit la chambre d'ami où l'a menée la fiancée du fils du père Elias. Elle doit y passer la nuit puisqu'il faut partir tôt le lendemain. Elle s'attarde ensuite à décrire le petit déjeuner, copieux, et nourrissant, ce qui lui permet d'évoquer la joie de vivre et le bonheur de ces hommes, "ces Gaspésiens qui, allant à la pêche, comprennent vraiment qu'ils sont indispensables à l'équilibre du monde et à la paix du monde".

Le texte regorge de notations saisissantes où se joignent le genre de vie et la psychologie des hommes: "Ho, mangez, disait-il. Y a de l'ouvrage à faire, faut prendre des forces, faut manger". Il contient également des remarques intéressantes sur le décor ambiant, et sur les impressions

---

qu'il laisse dans le coeur de "celle qui fait des contes", comme dit le père Elias. "La lampe éclairait faiblement ces humbles et douces choses du confort familial. Elle égarait un reflet tremblant sur les tapis crochetés disposés de place en place et dont les motifs ingénus prenaient dans cette lueur de lumignon la valeur exquise des travaux faits par des mains de femmes, et, sans doute, pour exprimer avant tout l'hospitalité". On connaît l'importance des lieux domestiques dans l'oeuvre de Gabrielle Roy. Dans la maison du père Elias, on se "sentait à l'abri de tous les vents, de toutes les tempêtes, et peut-être un peu malheureux à la pensée qu'on ne pourrait pas toujours y rester".

Par ailleurs, l'auteur a décrit physiquement le pêcheur et nous montre constamment quelque trait de sa personnalité. Le plaisir qu'il éprouve à préparer le repas du matin, cette façon qu'il a de crier "Ho" à tout instant... "Il avait ainsi sans doute dit "ho" toute sa vie pour mâter sa nature et s'entraîner à un travail ardu".

Les préparatifs terminés, c'est bientôt le départ des bateaux, la bonne humeur des pêcheurs qui s'interpellent joyeusement, et puis, les manoeuvres de la navigation et les opérations de pêche proprement dites. L'auteur s'attache à mettre en valeur l'habileté, la dextérité des hommes:

**Derrière lui, un de ses aides recevait la traille et la "calait", c'est-à-dire qu'il l'enroulait, rond sur rond, comme une ménagère pelotonne sa laine pour qu'elle ne s'embrouille pas. Mais là encore, ce travail qui paraît facile demande beaucoup d'application. Un novice ne saurait jamais tasser cette traille, tour sur tour, sans le mêler; le pêcheur habile sait pourtant quels gestes précis accomplir pour l'enrouler facilement comme un lasso, en ménageant la pointe des crocs. Cette traille en usage sur les côtes de la Gaspésie est à la fois très simple, très ingénieuse: une corde solide de la grosseur d'un câble moyen, à laquelle s'ajoute à tous les deux ou trois pieds une autre corde, plus mince, peu longue et armée d'un croc qui retient l'appât.**

La pêche est mauvaise ce jour-là. "La traille venait trop facilement, vide et vide et vide..." Il y a trois ans, on ne donnait rien pour le poisson, maintenant que les prix sont meilleurs, la pêche est mauvaise. "Mais j'avais devant moi le même homme: point abattu, soucieux peut-être, et cependant inébranlable dans sa vocation.

Sur le bateau, le père Elias enseigne à des nouveaux comment manoeuvrer le gréement, pen-

dant que le fils d'Elias, Lislas, et sa fiancée, sont appuyés au grand mât et paraissent se faire des adieux. Gabrielle Roy comprend bientôt que Lislas en est à son dernier jour de pêche. Il part le lendemain pour la guerre. Ce déchirement qui s'annonce permet à l'auteur d'évoquer l'âme de ses personnages, en proie aux malheurs du temps, et n'ayant pour toute défense que leur joie de vivre et leur patience. "Comme tous ils étaient merveilleusement préparés à la patience, depuis le temps savez-vous, qu'ils sont patients".

La vie quotidienne des Gaspésiens, au début des années quarante, c'est cela. Ancrée dans la tradition, à peine affectée par le progrès, en butte aux accidents de l'histoire. Une image moins encourageante que celle du progrès social, mais plus réaliste cependant: "La Gaspésie, c'était cela: l'attente de deux fiancés, l'effort toujours le même du père Elias, l'effort aussi de ce pauvre Liam qui s'entraînait à la pêche comme un jeune homme, puisque les jeunes hommes devaient partir, qui devait trouver humiliant à son âge de moins bien caler la traille que le premier mousse et qui cependant n'en montrait rien. C'était cette grande bonne volonté et aussi cette douleur enveloppée de gêne, de réticence, comme d'un brouillard, ce sourire humide et frais sous les gouttes de soleil".

**Guy Massicotte, professeur  
Université du Québec à  
Rimouski**

---

#### NOTES

- 1 Gilles Lamontagne, "Le rocher de Percé vu et imaginé par André Breton", *La revue d'histoire du Bas Saint-Laurent*, II (1) (1975) (3-7)
- 2 Gabrielle Roy, "La belle aventure de la Gaspésie", *Bulletin des agriculteurs*, novembre 1940, (8-9, 67); "Une voile dans la nuit", *Bulletin des agriculteurs*, mai 1944, (9, 49-53).
- 3 François Ricard, *Gabrielle Roy* (Montréal: Fides, 1975. 191 p.): 29.
- 4 *Ibid.*, 43
- 5 Marc Gagné, *Visages de Gabrielle Roy, l'oeuvre et l'écrivain* (Montréal: Beauchemin, 1973. 327 p.): 43.

# UNE DRAMATIQUE CHASSE AUX LOUPS-MARINS À TROIS-PISTOLES EN 1841

La population de Trois-Pistoles connaît les principaux détails d'un événement qui faillit être tragique, vers le milieu du siècle dernier, à une cinquantaine de citoyens de cette vieille paroisse du Bas Saint-Laurent.

Le déroulement de cette aventure a été raconté par Charles-A. Gauvreau dans une monographie de Trois-Pistoles, publiée en 1890. (1) L'auteur n'a pas consulté de documents écrits concernant cette chasse, du moins il n'en mentionne aucun. Il ne dit pas non plus à quelle source il aurait puisé les informations nécessaires à la rédaction de son récit. Il con-

vient d'ajouter qu'à lire cette monographie, publiée à une époque où la consultation des documents historiques n'était pas toujours facile dans nos milieux ruraux, on se rend compte que l'auteur se révèle beaucoup plus un chroniqueur qu'un historien. Les références aux sources documentaires y sont rares et cet ouvrage, intéressant par ailleurs, n'aurait pas les qualités requises en histoire.

Mathias D'Amours crut opportun de rééditer, en 1946, avec beaucoup de bonne volonté et une louable intention, la monographie de Gauvreau, en

la corrigeant à sa façon, sans insérer ses corrections entre crochets, de sorte qu'il n'est pas facile de démêler dans cette nouvelle publication ce qui est de Gauvreau ou ce qui a été corrigé et ajouté par D'Amours. (2) Celui-ci a complété l'histoire très intéressante de cette paroisse jusqu'en 1946, sans trop se plier toutefois aux exigences de la méthode historique. Au sujet de la chasse aux loups-marins relatée par Gauvreau, Mathias D'Amours, pas plus d'ailleurs que tous ceux qui ont écrit sur le même sujet, n'apporte rien de nouveau.

Il est manifeste que c'est par la tradition orale que les détails de cet événement mémorable ont été conservés à Trois-Pistoles et que Gauvreau aurait puisé sa documentation à cette seule et unique source. À défaut de documents écrits, la source orale est acceptée en histoire, mais les faits qu'elle raconte doivent être vérifiés selon les règles que l'historien doit respecter.

Comment Gauvreau a-t-il contrôlé les informations qu'il a recueillies à Trois-Pistoles au sujet de cette dramatique chasse? A-t-il consulté plusieurs rapporteurs et confronté leurs témoignages? C'est fort douteux. J'ai souvenir que des gens dignes de foi affirmaient que Charles-A. Gauvreau n'avait interrogé qu'un seul informateur, Napoléon Rioux, sur certains événements relatés dans sa monographie, en particulier cette mémorable aventure. Gauvreau écrit à la fin de son ouvrage que Napoléon Rioux "nous a été d'une si grande utilité dans les moments difficiles où nous écrivons l'histoire de Trois-Pistoles, sa paroisse". (3) Le procédé employé par Gauvreau en pareille occurrence est certainement discutable, même si aucun document écrit n'était alors connu. Car, il y avait encore dans cette paroisse, en 1890, des vieillards qui avaient été des acteurs de ce drame, que l'auteur aurait dû interroger en confrontant leurs témoignages avec celui de Napoléon Rioux.

Napoléon Rioux était un citoyen remarquable de Trois-Pistoles au moment où Charles-A. Gauvreau publia sa monographie. Descendant des seigneurs Rioux, il était, en plus, député du comté de Témiscouata au Parlement de Québec. C'était un fort brave homme, très dévoué aux intérêts de sa

paroisse et à ceux de son comté. On ne peut mettre en doute sa sincérité ni sa bonne foi. Était-il un rapporteur compétent des événements qui s'étaient déroulés antérieurement dans sa paroisse? Il est évident que lorsqu'il informa Gauvreau des détails de la chasse aux loups-marins, on peut douter de sa connaissance des faits puisqu'il n'avait été ni un témoin ni un acteur du drame. Ce qu'il raconta à son interrogateur, il l'avait appris de ses parents. Et c'est là où Gauvreau aurait dû contrôler la véracité du témoignage de son seul informateur. Le récit de Gauvreau n'est donc pas acceptable en son entier. Mais comment en déceler les erreurs?

Il y a des détails dans ce récit qui sont certainement fantaisistes. Par exemple: la quantité de loups-marins, quelques milliers, qui étaient sur la glace, le nombre des chasseurs qui participèrent à la tuerie et celui des autres acteurs, plus de 200, qui restèrent en péril sur la banquise poussée par un fort vent du sud vers le large. Ce sont là, à mon sens, des chiffres manifestement exagérés. Cette constatation m'a incité à douter de la véracité de certains autres détails du témoignage de Napoléon Rioux.

Cette chasse dramatique, en dépit de son caractère spectaculaire, n'aurait-elle été connue que dans un secteur restreint du Bas Saint-Laurent? C'est douteux. Tous les auteurs qui ont écrit sur ce drame, à commencer par Charles-A. Gauvreau, n'ont pas eu, semble-t-il, la curiosité de chercher d'autres sources que celle de la tradition orale.

J'ai toujours soupçonné l'existence d'un document qui nous renseignerait complètement sur le déroulement de ce drame

régional. Ayant dû feuilleter, au cours de mes recherches historiques, les journaux de Québec de la première moitié du siècle dernier, **La Gazette de Québec**, **The Quebec Mercury** et surtout **Le Canadien**, je me suis rendu compte que ces feuilles renseignaient assez bien leurs lecteurs sur les événements divers qui survenaient ici et là dans la province, car elles avaient des correspondants dans toutes les paroisses de quelque importance. (4)

J'ai donc dirigé mes recherches de ce côté, en commençant par **Le Canadien**. Pour les années 1837, 1838, 1839 et 1840, je ne trouvai aucune mention du drame de Trois-Pistoles. Je commençais à désespérer, lorsqu'en poursuivant mes recherches, je découvris, dans le numéro du 5 janvier 1842, une lettre d'un correspondant de Trois-Pistoles, qui relate au complet tous les détails de la chasse aux loups-marins. C'est un document inconnu des chercheurs, probablement unique. En voici le texte intégral:

**Si vous trouvez à propos de mettre devant le Public la communication suivante, vous voudrez bien l'insérer dans une de vos feuilles. La paroisse des Trois-Pistoles se repellera longtemps le 23 décembre 1841, où une catastrophe bien triste faillit plonger dans le deuil un grand nombre de familles. Quelques jours auparavant, il était tombé pour se servir de l'expression canadienne, une forte bordée de neige qui suivie d'un grand froid avait formé plusieurs banquises de glace que le vent et le courant faisaient mouvoir ci et là sur le fleuve. La nuit du 21, la densité du froid et le vent du nord, forcèrent les banquises à s'arrêter sur le rivage sud du fleuve jusqu'à une étendue en profon-**

deur de pas moins 5 ou 6 milles, c.-à-d. jusqu'en plein canal. Plusieurs de vos lecteurs savent probablement que l'espèce de poisson appelé loup-marin aimant aussi eux à faire une promenade sur la surface des eaux, l'hiver leur en fournit l'occasion; aussitôt que la glace est assez forte on les voit se promener par groupes au gré du courant et du vent. Il arrive souvent dans ces circonstances qu'imprudents navigateurs ils perdent les moyens sûrs de débarquement et tombent ainsi entre les mains d'ennemis qui aiment leurs dépouilles et en tirent bon parti. C'est dans ces circonstances que 50 personnes faillirent perdre la vie. La veille de ce jour de frayeur il avait été tué et sauvé environ 150 loups-marins; le lendemain 23, de nouvelles banquises amenées par le vent du nord offrirent de nouvelles proies; chacun s'empressa d'en avoir sa part. Plus de 100 personnes se dispersèrent sur la glace assommant à coups de bâton les loups-marins qui y étaient par centaines. Les banquises du large paraissaient bien jointes avec celles de la terre, et la glace étant assez forte pour les piétons, on crut qu'il n'y avait plus de danger à courir, et dans cette idée chacun ne pendait qu'à tuer à qui mieux, mieux; mais sur les 10 heures du matin le vent souffla du sud; dans un instant la glace se sépara en plusieurs banquises, les personnes près de la séparation s'en aperçurent assez à temps pour sauter sur la banquise de terre, quelques unes ne le firent que par le moyen d'une traîne qui leur servit de pont flottant. Mais il en restait encore 50 qui ne s'aperçurent du danger que lorsqu'il n'y avait plus de moyen de franchir l'espace entre les différentes banquises. Il n'est pas nécessaire M. l'Editeur, de

vous peindre les angoisses, les inquiétudes, que ces pauvres malheureux sentirent à la vue du danger qu'ils couraient. Nous qui étions à terre et qui au moyen de longueues pouvions considérer un spectacle si effrayant, pouvions nous figurer la terreur qui régnait parmi eux. Inutile de dire que nous ne demeurions pas spectateurs oisifs d'un tel désastre, chacun de chercher les moyens de porter secours à ces pauvres gens, mais comment? les plus capables de partir en pareil cas étaient au nombre des malheureux. Point d'autres embarcations que des chaloupes de Pilotes, et la glace était trop faible pour en supporter le poids, et d'ailleurs il fallait franchir un espace de pas moins de deux milles pour arriver à l'eau. Le vent augmentait et la nuit approchait; vous pouvez imaginer M. l'Editeur, vous et vos lecteurs, quel martyr furent souffrir ces malheureux lorsque voyant la brune approcher, aucune embarcation n'allait à leur secours; nous les voyions courir çà et là, se rassembler par groupe vis-à-vis l'église, se mettre à genoux, élever les mains au ciel pour demander assistance. Ce ne fut que vers les 4 heures de l'après-midi que nous pûmes nous procurer une légère embarcation qui pouvait porter tout au plus 7 à 8 personnes, elle est promptement trainée sur la glace, mise à l'eau, elle vole conduite par deux jeunes gens actifs vers le lieu du désastre. Arrivée au groupe rassemblé, c'est à qui s'y jettera; peu s'en fallut que par imprudence, (bien pardonnable en pareil cas) ces malheureux ne perdissent tout moyen de salut; heureusement que quelques personnes de sang-froid modérèrent l'empressement des autres, sans quoi c'était fini de tous. Le calme rétabli, parmi ces malheureux, il faut pren-

dre charge, mais qui embarqueront les premiers? C'est alors M. l'Editeur qu'il se fit un trait de générosité digne de louange et qui fait honneur aux jeunes gens qui en conçurent l'idée; que les gens mariés, dirent-ils, embarquent les premiers. Ils ont des familles à soutenir, nous, nous courons notre chance. Ce trait est d'autant plus généreux que la mer baissait et que la banquise sur laquelle ils étaient descendait en gagnant le large avec, suivant leur expression, la vitesse d'un cheval au trot. Cette première charge est donc mise en voie de salut, mais pour cela il fallait traverser à l'aviron un espace de pas moins 20 arpents, ce qui formait 40 arpents au moins pour aller et venir. Pendant le trajet la banquise descendait et la noirceur augmentait si bien que les conducteurs de l'embarcation ayant dirigé leur route à peu près vers l'endroit où ils avaient pris la première charge ne virent plus de glace; quelle route prendre? ils font force de rame, tournent en tout sens, enfin le sort veut ou plutôt la Providence, qu'ils se dirigent du bon côté, il était temps, car la banquise allait dédoubler un petit rocher appelé Rassade et c'en était fait de 40 quelques personnes. La providence voulut donc qu'aucun ne périt, ils furent tous mis en sûreté sur la Rassade, d'où ils purent gagner la terre vers les 10 heures du soir. Tous ceux qui comme moi ont été témoins de cette scène ne peuvent s'empêcher d'attribuer le salut de tant de personnes qu'à un miracle. Le danger paraissait si imminent que M. le Curé de la paroisse après s'être consulté avec Messieurs les Curés voisins qui se trouvaient chez lui, crut devoir exercer une des fonctions les plus sacrées de son ministère, tant il était difficile de croire que tous pussent échapp-

per à la mort. Avant de terminer cette communication, il n'est pas hors de propos de mentionner le courage déployé par un jeune homme de 20 ans du nom de Ls Sirois. (5) Ce jeune homme avait failli se noyer la matinée du jour fatal, la glace ayant défoncé sous ses pieds. Cet accident l'avait obligé de retourner à la maison paternelle à pas moins de trois milles du lieu de la triste catastrophe. Eh! bien ce jeune homme après avoir changé de vêtements, voyant le danger que courraient plusieurs de ses paroissiens, se rendit en grande hâte au lieu du désastre, et ce fut lui qui avec un autre jeune homme du nom de Ls Rioux, conduisit la petite embarcation, qui sauva la vie à ses frères. Ce fut lui encore qui tout épuisé qu'il devait être, nous apporta la première nouvelle que tous étaient sauvés. Honneur et louange à ces deux jeunes gens et gloire à notre Canada qui peut se glorifier de plusieurs traits semblables de dévouement et de courage. Vous voyez, M. l'Editeur, que j'ai raison de dire que le 23 Décembre sera un jour mémorable pour la paroisse des Trois-Pistoles. Aussi en mémoire de l'événement arrivé ce jour, quelques citoyens se proposent d'ériger l'été prochain sur la petite Rassade située à environ 3 milles de la terre ferme, une croix qui en rappellera le souvenir. Nos neveux et les marins apprendront que ce petit îlot qui n'est qu'un rocher pelé et qui semble inutile, a sauvé la vie à plus de 40 personnes à la fois. Ils apprendront à bénir le créateur dans tous les ouvrages de ses mains.

#### Un témoin oculaire

L'auteur de cette lettre au **Canadien** ne l'a signée que d'un pseudonyme. C'est dommage, car il serait intéressant de connaître son identité. Il

était certainement l'un des rares notables qui résidaient alors à Trois-Pistoles et qui pouvaient écrire assez correctement: le curé Philias Pouliot, les notaires Joseph Ouellet et Pierre Fournier, le médecin Charles-T. Dubé, le marchand Philippe Renouf (un Jersiais établi dans la paroisse depuis plusieurs années) et peut-être l'industriel Nazaire Têtu.

En faisant une analyse critique de ce document et en le confrontant avec deux autres lettres, qu'on attribuait au curé Pouliot, datées de Trois-Pistoles, signées du pseudonyme "Vérité" et publiées dans le **Canadien** des 19 janvier et 8 mars 1842, on peut supposer que l'auteur de la relation était le pasteur de la paroisse.

Quoi qu'il en soit, la relation du 5 janvier 1842 a été rédigée par un témoin qui a suivi tout le déroulement du drame et en a contrôlé tous les détails. C'est dire que son témoignage a une valeur qu'on ne peut pas minimiser, encore moins récuser. Ce témoin a consigné ce qu'il a vu dans une lettre qu'il rédigea immédiatement après l'aventure, car ce document était parvenu aux bureaux du **Canadien** avant le 31 décembre 1841.

En confrontant la relation du 5 janvier 1842 avec le récit de Gauvreau, on constate de notables différences. D'abord, les dates des 22 et 25 décembre 1839 sont inexactes; la véritable est plutôt le 23 décembre 1841. **The Quebec Mercury** donnait un bref résumé du drame de Trois-Pistoles dans son édition du 4 janvier 1842.

Selon le récit de l'auteur de la monographie de Trois-Pistoles, tous les hommes disponibles de la paroisse s'élan-

cèrent sur les glaces et prirent part au massacre des loups-marins. D'autres auteurs portent le nombre des chasseurs à "environ 200 hommes" (6) et des chroniqueurs font même intervenir "toute la population mâle de Trois-Pistoles" (7). La relation de 1842 dit plus précisément: "plus de cent personnes se dispersèrent sur la glace". Dans son édition du 4 janvier 1842, **The Quebec Mercury** fixe le nombre des chasseurs à "nearly one hundred persons".

Voici une autre différence encore plus importante entre les deux récits: Charles-A. Gauvreau écrit que plus de 200 chasseurs ne purent sauter à temps sur les glaces du rivage et restèrent en grave péril sur une banquise emportée vers le large par un vent violent. La relation de 1842 n'en mentionne que 50, ce qui était tout de même un nombre considérable dans une paroisse qui comptait alors une population ne dépassant pas 2,500 âmes.

Mais le grand désaccord entre la narration de Gauvreau et la lettre publiée dans **Le Canadien** concerne le sauvetage des chasseurs emportés par la banquise à la dérive. Il n'est pas superflu de citer ce qu'écrivit Gauvreau à ce sujet:

**Et les glaces se détachaient, morceaux par morceaux, entraînés à la dérive, allant au hasard, dans la nuit noire et lamentable. Ils (les chasseurs) promirent alors d'élever un monument au divin crucifié s'Il les amenait au port de salut, et ce monument serait une croix gigantesque, qui rappellerait aux hommes de l'heure présente, comme à ceux de la génération à venir, la faveur insigne d'un sauvetage miraculeux, et cette croix, ils l'élèveraient là où le souffle d'en haut irait les faire échouer.**

Soudain le vent changea, dit l'histoire, et la banquise parut s'arrêter dans son mouvement d'aller. Elle semblait obéir à une force merveilleuse; une main inconnue la dirigeait maintenant vers la terre. Les naufragés ne le voyaient pas clairement, mais ils le sentaient pour ainsi dire. Un cri de joie immense, un cri d'espérance profonde emplit les poumons de ces hommes que la crainte terrassait tout-à-l'heure; et bientôt, l'illusion n'était plus permise en face de la réalité, et la banquise, dirigée sûrement, venait heurter une pointe du rocher.

Ce rocher était ce que l'on appelle les petites Rassades, entre les Trois-Pistoles et Saint-Simon. À neuf heures du soir, tout le monde était sauvé, et le délire était partout, et les chants et les prières de reconnaissance montaient de toutes les demeures vers le Très-Haut, qui avait dirigé la banquise et permis que tout le monde ne se perdit pas, entraîné bien loin ayant eu le même sort des débris de loup-marins des outils, des traines et des vieux canots retrouvés jusqu'à Métis, Matane et Rimouski, à plusieurs lieues en bas de Trois-Pistoles.

Pas un seul manquait à l'appel: tous avaient regagné la terre et les craintes de deuil lamentable se dissipèrent par enchantement. (8)

Il y a quelque chose d'émouvant dans la narration de Gauvreau, lorsqu'il dépeint le désespoir des malheureux chasseurs incapables d'atteindre la glace solide du rivage et qui ne voient pas venir des sauveteurs à leur secours. Aussi quand il décrit les lamentations et les prières des gens qui, de la rive, sont conscients du danger qui menace un père, un époux, un

fils et des concitoyens. Le récit du **Canadien** raconte fidèlement, mais sobrement, la tournure dramatique de la chasse; il ne semble pas exclure la possibilité d'une intervention de la Providence, en réponse aux prières des spectateurs rassemblés dans l'église avec leur pasteur.

En lisant la relation publiée dans **Le Canadien** on constate que la tradition orale avait non seulement oublié plusieurs détails importants du drame, et cela avant 1890, mais qu'elle en avait inventé de toutes pièces.

L'historien doit étudier un fait historique d'une façon objective, en faisant une analyse critique des documents qui en font mention. Au sujet du drame qui se déroula à Trois-Pistoles, le 23 décembre 1841, il ne peut donc pas accepter tout ce que la tradition orale a rapporté, encore moins ce qu'elle a ajouté mais plutôt tenir compte de la source écrite qui est maintenant connue: la relation publiée dans **Le Canadien** du 5 janvier 1842. Ce document a, de toute évidence, une valeur indiscutable. Il mentionne en particulier le geste héroïque accompli par deux jeunes gens courageux, dont les noms ont été oubliés depuis longtemps et qu'il faut mettre en évidence.

L'inscription qu'on a gravée sur la plaque de bronze de l'îlot des Rassades est rédigée comme suit: "Nos pères, partis à la dérive sur les glaces en chassant le loup-marin, atterrirent providentiellement sur cette île, ce 25ème jour de décembre 1839. Hommage de leurs descendants".

Ne serait-il pas opportun de changer cette inscription, qui est incomplète et qui contient des erreurs, par une autre qui

serait rédigée à peu près comme suit:

**Le 23 décembre 1841, 40 paroissiens de Trois-Pistoles partis à la dérive sur les glaces, en chassant le loup-marin furent sauvés en canot, presque par miracle, par deux jeunes gens courageux: Louis Sirois et Louis Rioux. Hommage de leurs descendants.**

Il appartient à la Société d'Histoire du Bas Saint-Laurent de replacer cet événement dans son véritable contexte historique et de faire corriger l'inscription sur la plaque que l'on a fixée sur la croix de l'îlot des Rassades.

**Silvio DUMAS,  
de La Société historique de  
Québec.**

#### Références

1. Charles-A. Gauvreau, **Trois-Pistoles** (Lévis, 1890).
2. Mathias D'Amours, **Les Trois-Pistoles** (2 vol., 1946).
3. Charles-A. Gauvreau, **op. cit.**, à la suite de la page 337.
4. Cette source d'information n'est guère exploitée par les Sociétés d'Histoires régionales. C'est dommage.
5. Louis Sirois était fils de Jean-Théotine Sirois et de Salomé O'Meara, de Rivière-Trois-Pistoles. Il épousa Céleste Lafrance le 27 février 1843, à Trois-Pistoles. Il compte plusieurs descendants à Trois-Pistoles et dans les paroisses avoisinantes. J'ai connu, vers 1915, un de ses petits-fils du nom de Narcisse Sirois, de Saint-Jean-de-Dieu. C'était un brave type de Canadien français, audacieux, jovial, chasseur habile et forestier réputé. Il avait probablement hérité de certaines qualités de son grand-père.
6. Abbé Pierre Lafrance, **Les croix joyeuses des Trois-Pistoles & les cinq églises** (Rivière-du-Loup, 1946), p.11.
7. Jacques de Roussan, "Trois-Pistoles Noël 1839", **Le Soleil, Perspectives** (28 décembre 1968), pp.2-3.
8. Charles-A. Gauvreau, **op. cit.**, pp.187-189.

## DE L'ACTUALITÉ À L'HISTOIRE (Suite)



**AVRIL-SEPTEMBRE  
1975**

Bataille de la câblo-distribution dans l'Est du Québec. Notre région est, en effet, la scène d'une lutte juridictionnelle entre les

gouvernements canadien et québécois en matière de communications. Le câble nous l'avons, mais le problème constitutionnel du partage des pouvoirs entre Ottawa et Québec reste encore à résoudre.

**AVRIL 1975**

Le Gouvernement du Québec appuie officiellement, par la voie du Premier ministre Robert Bourassa, le pro-

jet d'un port pour super-pétroliers à Gros Cacouna. La décision du Gouvernement fédéral se fait toujours attendre dans cette affaire...



**MAI 1975**

Vingt-cinquième anniversaire de l'incendie de Rimouski. "La nuit rouge" est dans tous les souvenirs la plus grande catastrophe qu'ait connue le bas du fleuve tant par les dommages matériels que par le nombre des sinistrés. Rappelons qu'un autre incendie détruisait une partie du village de Cabano trois jours après celui de Rimouski.

seil régional de développement). Le thème de ce congrès est manifeste de la nouvelle orientation de cet organisme: "le développement et les gens d'ici".

**AVRIL 1975**

**JUINI 1975**

A Matane, congrès régional du CRD (Con-

Centenaire de la fondation de la communauté des Sœurs du Saint-Rosaire. Appelées à l'origine "Sœurs des Petites - Écoles", elles avaient comme principal objectif l'amélioration de l'éducation populaire. Elles furent donc depuis un siècle les grandes artisanes de l'instruction primaire dans le diocèse.

953  
11/11/11  
11/11/11



\$1.50